

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE STAAL DE LAUNAY

(SUITE)

M. et madame du Maine sommeillaient dans une demi-sécurité, quand un nouvel éclat de la foudre vient les réveiller. — L'œuvre de démolition entreprise contre toutes les grandeurs de leur maison allait s'achever. C'est dans les *Mémoires de Saint-Simon* qu'il faut lire le détail de ce Lit de Justice, tenu aux Tuileries, où sur la poursuite des ducs et pairs, et à l'immense joie de son âme, est enregistré l'Édit qui, supprimant les dernières prérogatives laissées précédemment aux princes légitimés, les réduit simplement à leur rang de pairie.

Du même coup, le duc du Maine se voit enlever la garde du jeune Roi, et la surintendance de son éducation, transférée à M. le Duc. L'humiliation est complète.

Mademoiselle de Launay nous peint avec de vives couleurs l'effet produit dans le camp des vaincus par ce dernier et décisif assaut. Le même jour M. et madame du Maine sont contraints de quitter en toute hâte les Tuileries, résidence de l'enfant royal, et de céder la place à leur successeur. Sans abri dans Paris, ils se réfugient chez le comte de Toulouse.

« L'horreur de cette fuite, ce déménagement précipité, et plus encore l'événement qui y donnait lieu, me frappèrent l'esprit d'une manière que je n'ai éprouvée en aucune autre occasion. »
« Madame la duchesse du Maine m'envoya à Sceaux pour faire la revue de ses papiers, et pour brûler tout ce qui pourroit être représentable. »

Mademoiselle de Launay s'acquitte de cette tâche délicate avec le plus utile discernement, puis revient à l'hôtel de Toulouse, et passe la nuit auprès de la duchesse du Maine.

« Son état ne peut se dépeindre : c'étoit un accablement semblable à l'entière privation de la vie, ou comme un sommeil léthargique dont on ne sort que par des mouvements convulsifs... Nous partîmes tous le lendemain pour Sceaux, où nous restâmes atterrés... Outre les maux présents, il restait mille sujets d'inquiétude. Le mal apprend à connaître la crainte. »

Tout ce qui entourait la duchesse se trouvait plus ou moins dans ce cas. Mademoiselle de Launay, pour sa part dans la responsabilité commune, avait sur la conscience les lettres du baron de Walef. Si elles allaient être interceptées !

Cette part était assez grande ; elle n'hésita pas à l'augmenter encore.

« Madame la duchesse du Maine, après avoir été quelque temps dans cet état qui suspend toute idée et interdit tout mouvement, commença à se ranimer et revint enfin à elle-même... Elle m'envoya secrètement à Paris pour entretenir le comte de L. (Laval). Je passai trois heures tête à tête avec lui. Il m'évala toutes les chimères imaginables. »

C'était ce comte de Laval qui avait servi, pour ainsi dire, de premier trait d'union entre la duchesse du Maine et le prince de Cellamare.

« Notre longue conversation finit par des assurances réciproques de ne prononcer pour rien

» le nom de l'un nide l'autre au cas de prisonet
» d'interrogatoire. Ce point de vue nous étoit fa-
» milier, et faisoit du moins le lointain du ta-
» bleau. »

Mademoiselle de Launay se berçait peu d'illu-
sions : la duchesse du Maine ne demandait qu'à
s'en créer.

« Je rendis à Son Altesse le meilleur compte
» qu'il me fut possible du fatras qui m'avoit été
» débité, car la raison ni l'enchaînement des
» choses n'aideroient point dans ce récit. Elle
» ne laissoit pas d'y entrevoir des espérances, et
» de s'y prendre comme aux brins de paille qui
» flottent sur l'eau quand on se noie. »

Ce fatras, ainsi que l'auteur l'appelle, n'étoit
rien d'autre que le plan gigantesque d'Albéroni.
— Dans le bouleversement de l'Europe, le minis-
tre de Philippe V combinait la pleine restaura-
tion de la puissance espagnole ; à un point de vue
beaucoup plus étroit et tout personnel, la du-
chesse du Maine n'y voyait que le rétablissement
de sa maison, et la satisfaction de sa haine par la
chute du Régent.

Deux mois se passent. La princesse est prise du
désir de retourner à Paris. A défaut d'autre do-
micile, elle vient se loger dans une maison où l'on
avait précédemment établi mademoiselle du Mai-
ne, avec les personnes employées à son éduca-
tion. Le duc du Maine avait fait promettre à son
agissante moitié qu'elle ne verrait aucun per-
sonnage suspect ; elle tient assez mal sa pro-
messe.

Tout restait calme ; néanmoins l'esprit de son
Altesse ne l'étoit guère. Un certain abbé Porto-
Carrero, associé au secret de la conspiration,
courait sur la route d'Espagne, emportant dans
un double fond de sa voiture les papiers qui en
contenaient le plan. Elle avait peine à se rassu-
rer.

Le 9 décembre 1718, une rumeur soudaine
éclate dans Paris. L'hôtel de l'ambassade d'Espa-
gne est cerné par la troupe ; l'ambassadeur est
arrêté.

Mademoiselle de Launay, envoyée aux infor-
mations par la duchesse, n'en rapporte aucune.

« Enfin nous apprimes que les papiers que por-
» tait l'abbé de Porto-Carrero avaient été pris...
» C'est alors que nous nous vîmes plongées dans
» l'abîme d'où il n'y avait pas moyen de sor-
» tir. »

Le lendemain, autre nouvelle sinistre : l'arres-
tation de deux ou trois des principaux conjurés.
— Dans son salon, la duchesse du Maine dissi-
mule sous un air tranquille les soucis qui la ron-
gent. Elle joue au *biribi* ; mais cette fausse tran-
quillité a de rudes assauts à soutenir.

« Un monsieur de Châtillon, qui tenoit la ban-
» que, homme froid, qui ne s'avisait jamais de
» parler, dit : — Vraiment, il y a une nouvelle
» fort plaisante. On a arrêté et mis à la Bastille
» pour cette affaire de l'ambassadeur d'Espagne,

» un certain abbé Bri... Bri... — Il ne pouvoit re-
» trouver son nom. Ceux qui le savoient n'avoient
» pas envie de l'aider. »

Il s'agissait de l'abbé Brigault, l'un des agents
les plus compromis du complot.

« Enfin il acheva et ajouta : ce qui en fait le
» plaisant, c'est qu'il a tout dit, et voilà des
» gens bien embarrassés. — Alors il éclate de
» rire pour la première fois de sa vie. »

Madame la duchesse du Maine, qui n'en
» avoit pas la moindre envie, dit : — Oui, cela
» est fort plaisant. — Oh ! cela est à faire mourir
» de rire. Figurez-vous ces gens qui croyaient
» leur affaire bien secrète : en voilà un qui en dit
» plus qu'on ne lui en demande, et nomme cha-
» cun par son nom. — Ce dernier trait jeta notre
» princesse dans la plus cruelle inquiétude. »

Cette inquiétude allait croissant d'heure en
heure, et ce n'étoit pas sans raison.

« On arrêtoit tous les jours quelqu'un, et nous
» ne faisions qu'attendre notre tour. »

Les avis officieux venoient d'ailleurs de divers
côtés, pour avertir son Altesse du sort qui la me-
naçait.

« Elle m'entretenoit souvent la nuit, et me di-
» soit qu'en quelque lieu qu'on la conduisit, elle
» demanderoit que j'allasse avec elle. Je le sou-
» haitais passionnément... Cette idée de prison
» ne l'effrayoit pas trop ; et même, elle en plai-
» santoit avec moi. »

Cependant la duchesse préparait un mémoire
qu'elle vouloit laisser à sa mère, Madame la Prin-
cesse, pour demander par cet intermédiaire, en
cas d'arrestation, qu'on lui fit son procès.

« Quatre ou cinq jours s'étoient écoulés assez
» tranquillement, lorsque, après avoir passé une
» partie de la nuit à faire un écrit et à m'en en-
» tretenir, elle s'endormit sur les six heures du
» matin, et je me retirai. Je commençois à
» m'assoupir, quand j'entendis ouvrir ma porte,
» où je laissois ma clef. Je crus que madame la
» duchesse du Maine me renvoyoit chercher. Je
» dis à moitié éveillée : — Qui est-ce ? Une voix
» inconnue me répondit : — C'est de la part du
» Roi. — Je me doutai d'abord de ce qu'il me
» vouloit. On me dit tout de suite assez incivil-
» lement de me lever. J'obéis sans réplique. C'é-
» toit le 27 décembre ; le jour ne paroissoit pas
» encore. Les gens qui étoient entrés dans ma
» chambre, y étoient venus sans lumière : ils en
» allèrent chercher, et je vis un officier des gar-
» des et deux mousquetaires. »

C'étoit là une étrange compagnie pour assister
à la toilette d'une femme accoutumée aux belles
manières des Cours. Mais quand on s'annonce de
la part du Roi, on est apparemment de mise par-
tout. La maison étoit pleine de troupes ; aucune
information de ce qui s'y passait n'arrivoit jus-
qu'à elle. Quant à interroger ses gardes, vaine-
ment l'eût-elle tenté. Elle attend.

Un autre garde survient. Il annonce que la

princesse est partie, et sort. Les premiers le suivent, à l'exception d'un seul, qui reste à veiller sur la prisonnière.

« La nouvelle de ce départ dont j'en étais point me serra le cœur. Ce fut la première émotion que j'éprouvai. J'étois si préparée à tout le reste, que je n'en avais senti aucun trouble. »

La princesse partait ; pour où ? Mademoiselle de Launay n'en savait rien. Dans le même temps le duc du Maine, arrêté à Sceaux, était conduit à Doullens. Bien d'autres arrestations avaient lieu : la débâcle était complète.

Mademoiselle de Launay continue à ignorer tout ce qui se passe. Deux Maîtres des Requêtes viennent saisir et fouiller ses papiers. Ils n'y trouvent d'intéressant que les lettres de l'abbé de Chaulieu. La journée décline. Enfin à sept heures du soir, on vient la chercher ; on la fait monter en carrosse, où elle a de nouveau pour compagnie trois mousquetaires.

« Je me doutai que la route ne serait pas longue, et que l'on me menait à la Bastille. J'y arrivai en effet. On me fit descendre au bout d'un petit pont où le gouverneur me vint prendre... Je passai encore des ponts, où l'on entendait des bruits de chaînes dont l'harmonie est désagréable. Enfin j'arrivai dans une grande chambre où il n'y avait que les quatre murailles fort sales, et toutes charbonnées par le désœuvrement de mes prédécesseurs. Elle était si dégarnie de meubles qu'on alla chercher une petite chaise de paille pour m'asseoir, deux pierres pour soutenir un fagot qu'on alluma, et on attachait proprement un petit bout de chandelle au mur pour m'éclairer. — Toutes ces commodités m'étaient procurées, le gouverneur se retira, et j'entendis refermer sur moi cinq ou six serrures, et le double de verrous. »

Le bruit des portes que l'on ferme : bruit terrible à l'oreille du prisonnier ! Témoin, vous le savez, le comte Ugolin, quand, muet et pétrifié d'horreur, il entend grincer à la sienne le sinistre tour de clef qui le scelle dans son cachot. — Mais ici, l'impression et la chose même seront, Dieu merci, moins tragiques.

Nous avons laissé, dans tout le récit de son arrestation, la parole à mademoiselle de Launay. Le côté intérieur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la conspiration de Cellamare et de ses suites y est exposé de la manière la plus simple et la plus vive à la fois ; ce serait grand dommage de trop le mutiler par l'analyse. Le texte offre d'ailleurs un échantillon intéressant de son meilleur style, et, par là, se recommande à l'attention du lecteur.

La voilà installée à la Bastille ; installation sans beaucoup d'apparat, il faut le dire. Jadis, à Vincennes, comme on peut s'en souvenir, celle du cardinal de Retz, personnage d'une importance supérieure à la sienne, n'avait guère été plus soignée ; elle aurait tort de se plaindre. Aussi ne

se plaint-elle pas. D'ailleurs, en fait d'habitation élégante et commode, la façon dont elle est logée chez les princes ne l'a pas gâtée. Seule devant son fagot, elle ne s'en livre pas moins à d'assez tristes réflexions, quand le Gouverneur reparait, et vient les interrompre par une surprise agréable. Il lui amène mademoiselle Rondel, honnête et intelligente personne qu'elle avait prise depuis quelque temps à son service particulier, et qui consentait à venir s'enfermer avec elle dans ces murs redoutés. C'est pour la prisonnière une grande douceur, et, dans ces conditions, la séquestration lui semble très supportable.

Les incidents du jour ne sont pas épuisés. Les portes se rouvrent avec fracas : les deux captives, sans pouvoir deviner pourquoi, sont extraites de leur gîte plus que simple, et remises dans un autre encore pire.

« On ne s'explique pas dans ce lieu-là, et tous les gens qui vous abordent ont une physionomie si resserrée qu'on ne s'avise pas de leur faire la moindre question. »

Leur station dans ce nouveau local se prolonge. Elles entendent un bruit étrange et mystérieux. Quel est-il ? D'où provient-il ? — Quelque ferme courage dont mademoiselle de Launay se montre armée, elle ne peut s'empêcher de ressentir quelque trouble. Sa compagne cherche à la rassurer, en attribuant ce bruit inexplicable à quelque engin travaillant non loin de là à l'Arsenal ; elle ne se rassure pas.

« Je découvris par la suite que cette machine que j'avois apparemment crue destinée à nous mettre en poussière, n'étoit autre que le tourne-broche, que nous entendions d'autant mieux que la chambre où l'on venait de nous transférer étoit au dessus de la cuisine. »

Des suppositions les plus dramatiques retombent sur la réalité vulgaire d'un tourne-broche, y a là un terrible mécompte pour l'imagination ; mais ce n'est pas, on le voit, au moment même qu'il se produit. Après quelques heures passées dans l'inquiétude, on ramène mademoiselle de Launay et sa suivante fidèle dans leur premier domicile.

« J'y trouvai un petit lit assez propre, un fauteuil, deux chaises, une tasse, une jatte, un pot à l'eau, et une espèce de grabat pour coucher Rondel. Elle le trouva maussade, et s'en plaignit. On lui dit que c'étoient les lits du Roi, et qu'il falloit s'en contenter. Point de réplique. On s'en va, l'on nous enferme. »

« Ce simple nécessaire, quand on a craint de ne l'avoir pas, cause plus de joie que n'en peut donner la plus somptueuse magnificence à ceux qui ne manquent de rien. J'étois donc fort aise d'avoir un lit ; je n'aurois pas été fâchée non plus d'avoir à souper. »

Le souper se fait attendre ; c'est presque le cas de rappeler encore ici l'histoire d'Ugolin. Mais enfin à onze heures du soir, on l'apporte. Puis-

que le tourne-broche fonctionne à la Bastille, nous pouvons supposer que ce souper est autre chose que le pain noir et l'eau trouble du prisonnier. La chambre de mademoiselle de Launay ne sera décidément pas le *Trou de la Faim*, et il ne lui reste plus qu'à goûter en paix dans le repos de la nuit, dont elle a grand besoin, l'hospitalité généreuse que le Roi veut bien lui donner.

Ainsi finit cette première journée d'une captivité qui sera longue; le mouvement n'y manque pas. Celles qui vont y succéder seront moins variées; la variété n'est pas ce qui domine dans la vie de prison. Toutefois, on en suit le détail sans ennui, quelque menu qu'il soit. Les moindres petits faits sont des événements pour les prisonniers, et l'intérêt n'est pas dans les faits mêmes, mais dans la valeur que leur prêtent les sentiments qu'ils éveillent. Nous sommes d'ailleurs ici au point, pour ainsi dire, culminant des Mémoires et de l'existence de mademoiselle de Launay; reprenons le fil de sa narration.

Le lendemain, le Gouverneur, M. de Launay, — qui, sans être son parent, portait le même nom qu'elle, — vient la voir.

« J'avois remarqué qu'il affectoit le ton plaisant. Je le pris avec lui : il me trouva tout apprivoisée. Je lui demandai des livres et des cartes à jouer. Il m'envoya quelques tomes dépareillés de *Cléopâtre*. Je m'en aidai en attendant mieux, et je jouai au piquet avec Rondel. Elle me racontait tout ce qu'elle avait ouï le jour qu'on nous avait arrêtés. Quand elle avait tout dit, je lui faisais recommencer, et lui demandais sans fin ce qu'elle ne pouvait savoir. J'étois curieuse principalement d'apprendre quels étoient tous les compagnons de notre infortune. »

Mademoiselle de Launay n'était pas seule logée à la Bastille; presque tout ce qui était attaché au service du duc et de la duchesse du Maine, depuis M. de Malezieux et mademoiselle de Montauban, fille d'honneur de cette dernière, jusqu'aux simples frotteuses d'appartement, y avait été transporté en même temps. D'autres prisonniers des plus marquants l'y avaient précédée. De ce nombre était le chevalier de Ménéil, à qui nous devons donner ici une mention spéciale.

Le chevalier de Ménéil n'appartenait pas à la maison du duc du Maine, et n'avait pris aucune part à la conspiration; il en subissait le contre-coup. Une cassette fermée, un rouleau de papiers cacheté, remis à sa garde par l'abbé Brigault, prêt à partir, disait-il, pour un voyage qui pouvait être long, l'avaient conduit là. Le chevalier, ignorant ce qui se tramait, s'était chargé sans défiance du dépôt. Le coup de foudre éclate. Il apprend l'arrestation du prince de Cellamare; un soupçon surgit dans son esprit : il savait l'abbé Brigault en relation avec l'ambassadeur. D'une main adroite, il ouvre la cassette, et la referme de même, sans qu'aucune trace d'effraction y

paraîsse, après avoir constaté que, conformément à l'assurance que l'abbé lui en avait donnée, elle ne contient que des papiers de famille. Il décachette ensuite le rouleau, y trouve toutes les preuves du complot, une foule de noms considérables qui vont être compromis, et, sans prendre le temps de les lire dans leur entier, jette au feu l'ensemble de ces pièces accusatrices.

Le jour suivant, l'abbé Dubois, qui connaissait le chevalier de Ménéil, le fait appeler. Le Chevalier est lié avec l'abbé Brigault : N'a-t-il rien su par lui des intrigues qu'on vient de découvrir? — Rien; il l'affirme, et ne dit en cela que la vérité. Il parle seulement de la cassette qui lui a été remise. On court la chercher, on en vérifie le contenu insignifiant. Le chevalier de Ménéil se retire en toute liberté.

« Cependant, l'abbé Brigault, que l'ambassadeur avait pressé de partir, cheminait lentement sur un cheval de louage, vêtu en cavalier. Il atteignit en trois jours Montargis. »

Là, ce fugitif marchant paisiblement à si petits pas, est rejoint sans peine, reconnu et arrêté par les gens envoyés de tous côtés à sa poursuite.

« On le ramena par le même chemin à la Bastille plus promptement qu'il n'avait été à Montargis... La frayeur le saisit en y entrant... Messieurs d'Argenson et Le Blanc, commis à l'examen de toute cette affaire, vinrent bientôt l'interroger... Ils lui dirent que le chevalier de Ménéil leur avait remis ce qu'il lui avoit confié. — Hé bien ! dit-il, puisque vous avez ces papiers-là, vous savez tout, car il n'y a rien qui n'y soit. — Cet aveu qui se rapportait si peu à ce qu'ils avoient trouvé dans la cassette, leur fit voir que le chevalier n'avait fait qu'une confession tronquée. »

Le chevalier de Ménéil, mandé devant M. Le Blanc, persista d'abord dans ses déclarations, mais, se voyant seul avec le magistrat, finit par changer de langage.

« Je vais, Monsieur, lui dit-il, vous parler non comme à un ministre d'État et à mon Juge, mais comme à un galant homme, qui fait cas des sentiments d'honneur. Ce petit avant-propos achevé, il conta naïvement, sans rien déguiser, ce qu'il avoit fait, et les raisons qui l'y avoient déterminé. M. Le Blanc, touché de sa confession, lui dit qu'il ne pouvoit pas, sans trahir son ministère, garder le secret qu'il venoit de lui confier, mais qu'il feroit valoir sa franchise, et tâcheroit d'excuser sa conduite auprès du Régent. »

M. Le Blanc, laissant chez lui le chevalier de Ménéil, se rend au Palais-Royal, et y plaide en effet les circonstances atténuantes en faveur du délinquant. Le duc d'Orléans inclinait par nature à la clémence; mais l'abbé Dubois, furieux d'avoir été joué, reste implacable. Le même jour le chevalier de Ménéil est conduit à la Bastille.

« Je n'avois jamais ouï parler du chevalier de

» Ménéil, quand j'appris son aventure et sa prison. On donnait de grands éloges à son procédé, » généreux. J'entendis dire tant de bien de lui à » cette occasion que cela me prévint extrêmement en sa faveur. »

Nous verrons dans peu reparaitre le chevalier de Ménéil.

Avant de le quitter ici, nous citerons particulièrement l'opinion du Régent même à son égard.

« Un marquis de Ménéil, d'une autre famille : » alla trouver le duc d'Orléans, pour l'assurer » qu'il n'étoit ni parent, ni ami du chevalier. — » Tant pis pour vous, monsieur, répondit le » Régent; le chevalier de Ménéil est un fort galant » homme. »

L'aventure fait peu d'honneur au marquis de Ménéil et beaucoup au duc d'Orléans. Mais n'est-ce pas triste chose d'héberger à la Bastille les gens dont on parle ainsi ?

Le séjour du reste n'étoit pas si fort à redouter qu'on le croit. Mademoiselle de Launay va nous le dire. Le premier jour peut-être quelques lacunes se font sentir encore dans le confortable de son établissement. La voilà logée et nourrie aux frais du Roi, comme on disait alors; mais Sa Majesté ne se charge pas d'habiller ses pensionnaires. C'est dommage; comment y pourvoir ?

« Le peu de précautions que j'avois prises en » partant, tout occupée d'autre chose que de ce » qui m'étoit nécessaire, fit qu'au bout de quelques jours, je me trouvai manquant de tout. Je » n'avois que la cornette qui étoit sur ma tête, et » pas plus de chemises qu'une héroïne de roman » enlevée, sans avoir comme elle la cassette aux » pierreries. Je ne trouvai de ressources que » dans l'industrie de la pauvre Rondel, qui fit la » lessive de tout mon linge dans une jatte à » laver les mains. Je me coiffai pendant cette » expédition, d'un mouchoir blanc qui m'étoit » resté. Ce fut dans cet extrême négligé, que je » reçus la première visite du lieutenant de Roi » de notre château... »

Aucune femme, fût-ce à la Bastille, n'eût aimé à être surprise par n'importe qui, en si petite tenue. Aussi mademoiselle de Launay éprouva-t-elle quelque confusion. Heureusement, dans la personne de ce lieutenant de Roi, l'honnête Maisonrouge, dont le nom reviendra souvent dans ses pages, elle n'a point affaire à un dameret.

« C'étoit un bon et franc militaire, plein de » vertus naturelles qu'un peu de brusquerie et » de rusticité accompagnoient et ne défiguroient » pas. Il n'avoit d'abord voulu voir ni mademoiselle de Montauban, ni moi, disant au Gouverneur, quand il lui proposa de nous rendre » visite : — Que voulez-vous que j'aie dire à » ces péronnelles qui ne feront que crier et pleurer ? — Il l'assura que nous n'étions point si » désolées... »

Le Lieutenant se présente donc chez mademoi-

selle de Launay. Il croit devoir lui dire quelques paroles d'encouragement et de consolation. Elle y répond avec une froide fermeté, à laquelle il ne s'attendait pas.

« Etonné d'entendre raisonner si tranquillement quelqu'un qu'il avoit cru dans les excès » du désespoir, il se prit d'affection pour moi » dès ce premier moment, et s'accoutuma à me » voir très souvent. »

Cette affection, qui ne fit que s'accroître de jour en jour, allait être en mainte occasion d'une grande utilité à la prisonnière.

Mademoiselle de Launay n'a pas longtemps à rougir du sans-*façon* de sa toilette. Le Gouverneur entre chez elle un jour, escortant un volumineux ballot apporté du dehors à son adresse, et qu'accompagne une bourse pleine d'or. Le ballot contenait ses nippes, selon le terme familier que nous lui empruntons; la bourse, faite de ses propres mains, et donnée jadis par elle à M. de Valincourt, lui dit, en dépit des géoliers et de leur mutisme obligé, le nom de celui qui, à travers les murs épais de la Bastille, lui tend une main secourable. C'étoit M. de Valincourt, en effet, qui, par ses démarches auprès des Ministres, avait obtenu l'autorisation de s'enquérir des besoins, des simples désirs même du pauvre oiseau en cage, et de s'appliquer à les satisfaire. Chaque semaine, à partir de là, mademoiselle de Launay recevait une liste de questions sur ce point. En marge de la feuille de papier tout ouverte qui les portait, elle répondait par monosyllabes sous les yeux du Gouverneur. Observons avec elle que ces attentions ingénieuses de l'amitié ne furent pas la fugitive occupation d'un moment; elles se soutinrent sans défaillance tant que dura la détention de celle qui en étoit l'objet. Heureux ceux qui, au grand jour des épreuves, rencontrent des amis comme M. de Valincourt! Ajoutons que pour inspirer des sympathies si fidèles, il faut en être digne, et ceci est tout à l'éloge de mademoiselle de Launay.

Désormais en possession des premières nécessités de la vie, il ne lui reste plus qu'à s'armer de patience pour attendre dans la plus débonnaire des Bastilles ce qui sera décidé en haut lieu de son sort. C'est ce qu'elle fait. Une idée terrifiante cependant vient hanter son esprit. Elle a oui naguère parler de femmes de condition, qui, soumises avant tout procès à la torture, en étoient sorties pour jamais estropiées. — Sa tête se monte; elle sonde son courage: serait-il, le cas échéant, au niveau de l'épreuve? Elle l'espère. Mais rien ne vient justifier ces sombres préoccupations, dont sa plume légère nous fait part plaisamment, et qui ne tardent pas à se dissiper.

La patience et la paix d'esprit n'étouffent pas chez les prisonniers toute curiosité sur ce qui les touche particulièrement; les prisonnières ne font pas exception. Mademoiselle de Launay ayant la vue très basse, on s'étoit abstenu de coller du

papier sur ses vitres, pour intercepter, comme le voulait la règle, toute communication du regard avec le monde extérieur. La précaution paraissait inutile, quant à la maîtresse; on avait oublié les yeux de la femme de chambre. Debout contre la fenêtre de manière à n'être pas aperçue, l'attentive Rondel se tenait en observation, et rendait compte à sa compagne de tout ce qui allait et venait dans la cour. MM. d'Argenson et Le Blanc la traversaient souvent pour venir interroger les prévenus. L'interrogatoire avait lieu dans une pièce précisément située au-dessous de celle qu'occupaient les deux recluses. Appliquer leur oreille au plancher, tâcher de saisir dans ce murmure confus des voix quelque éclat plus distinct, en tirer des inductions et des conjectures, c'était tout ce qu'elles pouvaient faire: labeur stérile, qu'elles ne se lassaient pas pourtant de répéter.

Après une assez longue attente, qui n'est pas exempte de toute anxiété, la confidente de madame la duchesse du Maine comparait à son tour devant les Magistrats instructeurs. Maintes fois elle a songé aux questions probables qui lui seraient faites; elle a préparé ses réponses: c'était du temps perdu. L'interrogatoire ne roule que sur des détails d'importance secondaire.

« Je fus assez contente de la façon dont je m'étois tirée de cette première occasion sans paraître embarrassée ni intimidée, n'ayant dit que ce que je voulais dire, et ne m'étant pas écartée du vrai, dans lequel il me semble que l'esprit, forcé à quelque détour, rentre aussi naturellement que le corps qui circule, rattrappe la ligne droite. »

La comparaison est aussi heureuse que juste. Mais cette ligne, est-il jamais nécessaire de la quitter?

Il semble que, pour le moment du moins, on veuille la ménager. M. d'Argenson s'informe gracieusement si elle est bien traitée. Mademoiselle de Launay comprend qu'elle a au-dehors des protecteurs en crédit. En effet, une amie, la marquise de Lambert, d'un esprit et d'un caractère si estimés, s'est employée pour elle auprès du sévère garde des sceaux, à l'aide d'un influent intermédiaire. — Affranchie des préoccupations de cet interrogatoire, l'héroïque captive s'arrange philosophiquement dans sa prison, et la prend même en gré. Si elle éprouve quelque peine, ce n'est pas de là que la peine lui vient.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

HENRIETTE DE BRÉHAULT

PAR MADAME BOURDON (1)

Nous voici en face d'un beau livre, qui donne les plus sages enseignements aux esprits assez formés pour entendre les choses graves de la vie. Sous le charme de la correspondance la plus affectueuse, se cachent toutes les naïves espérances de la jeune fille pieuse et dévouée, qui reçoit avec les plus parfaites dispositions le joug du mariage. Henriette en devenant la femme de M. de Bréhault, le jeune et brillant cavalier, promet à Dieu d'aimer au foyer conjugal, d'aimer là seulement, et d'y aimer seule si jamais elle était atteinte par les plus poignantes douleurs qui puissent torturer le cœur d'une femme.

La tante d'Henriette, qui l'a élevée, qui est sa

confidente, n'a passé ni par ces engagements, ni par ces souffrances; mais ses conseils n'en sont pas moins sages, parce qu'elle suit, au sujet du mariage, la doctrine du divin Instituteur de ce grand sacrement.

Il y a dans ces premiers temps d'union, sous les yeux bons et indulgents d'une excellente belle-mère, dans une superbe campagne, il y a des coups de pinceau habiles, des portraits achevés du cœur humain, savourant, sans arrière-pensée, ce breuvage de miel que prépare à la jeune fille un horizon entièrement nouveau, et au jeune homme le repos d'une affection sainte et unique.

Puis vient, toute parée de grâces enfantines, la petite Ludovise, charmant sans le savoir tout son entourage; donnant au bonheur un aspect encore plus touchant. On dirait que cela va durer toujours; qu'Henriette, le long de son beau voyage sur la terre, aura besoin d'une foi

(1) Delhomme et Briguët, 13, rue de l'Abbaye. Prix, 3 francs.

la loue dans ses premières origines, alors que bien vive pour désirer le ciel; mais elle est d'un monde où le bonheur sans nuage est un danger, où la Providence laisse l'ennemi semer des ronces sur la route, afin que, les pieds tout déchirés, on se souvienne qu'on n'est pas dans son lieu, mais qu'on chemine vers le véritable bonheur.

Henriette est le portrait de la femme forte, cachée sous une tendresse incomparable, dont la grâce avait été la première forme, dont le pardon est la seconde. Tout ce qu'on peut imaginer de plus courageux, de plus hardi, l'auteur, fortement ému, l'a mis dans le cœur de l'épouse à la recherche de l'âme bien-aimée dont elle se sent, de droit divin, la gardienne.

Ce grand courage est béni, et l'on assiste à cette seconde conquête bien autrement difficile que la première. Henriette a bien mérité qu'on lui rendit les armes; mais de ces armes, elle ne se sert que pour redoubler de tendre adresse, de sages concessions, et, après avoir reconstruit le foyer dans sa paisible beauté, elle pousse le sacrifice à sa dernière limite, afin de donner apaisement et confiance à cette âme fougueuse qui ne sait pas aimer sans égoïsme. De la lecture de ces belles pages naissent dans un esprit formé, de fortes réflexions, et des résolutions qui peuvent assurer le calme de la vie.

M^{me} DE STOLZ.

LETTRES DE FAMILLE SUR L'ÉDUCATION

PAR MADAME GUIZOT

Ouvrage couronné par l'Académie Française (1).

Ce livre, déjà ancien, retrace un état de société qui n'est plus le nôtre : tout est calme, tout est fixe dans le monde que décrit la plume habile de madame Guizot; la fièvre de l'argent, le besoin maladif du luxe, les désirs ambitieux y semblent inconnus : le devoir, la raison, l'honneur sont le code de ce monde intelligent qui plaçait très haut ses vœux et ses pensées. Ce monde a-t-il complètement disparu; ne le retrouvera-t-on jamais? Espérons, pour la gloire de la nature humaine, que nous le verrons renaître de ses cendres, quand aura passé le règne des Turcarets modernes.

Les idées de madame Guizot sur l'éducation ne forment pas un système; elle le dit elle-même, dans une très modeste et spirituelle préface; elle a observé les enfants, elle a réfléchi sur leurs besoins intellectuels et moraux, et elle présente au public ses réflexions sur les sujets qui ressortent de cette œuvre délicate, difficile de l'éducation. Trois enfants sont autour d'elle : un petit garçon bon, mais gâté à l'excès, une petite fille

très bien douée, mais orgueilleuse et difficile à dompter, une autre petite fille, nature indolente et molle; elle les suit de jour en jour, pendant neuf ans, et tout le drame (mais ce mot est trop violent pour un ouvrage aussi sage), tout l'intérêt du livre est renfermé dans les progrès des enfants et les joies ou les inquiétudes de la mère. C'est dire assez que ce livre s'adresse aux mères; elles sauront le comprendre et l'apprécier. Trop abstrait pour être lu tout d'une haleine, cet ouvrage serait une excellente lecture journalière pour une jeune mère; elle y trouverait les leçons d'une expérience qu'éclairait un esprit profond, et peut-être que ces avis si éclairés, si modérés, si prudents, feraient plus de bien aujourd'hui qu'à l'époque où ils furent publiés pour la première fois. Madame Guizot attache une grande importance à l'enfant, parce qu'il doit être homme un jour; elle le corrige, le redresse, le dirige en vue de l'avenir, mais qu'elle est loin de la ridicule omnipotence accordée à l'enfant moderne! comme elle l'aime, et comme elle le gâte peu! comme elle l'éloigne de tout mauvais contact! quelle vigilance de tous les instants, bien nécessaire, puisqu'un instant peut anéantir des années de soins et d'attention : il suffit, pour cela, d'un mauvais livre ou d'un mauvais camarade. Quelle éducation de la volonté! comme elle tente toujours de la diriger vers le bien, comme elle cherche pour l'enfant les occasions de pratiquer la vertu, propre à son âge et qui le conduira, pas à pas, aux vertus viriles : comme elle cherche à lui donner de l'empire sur son caractère, sur ses saillies, ses défauts, ses passions : dans l'éducation, telle que l'entend madame Guizot, l'âme est tout, la science n'est que chose accessoire : aujourd'hui, on élève très-peu, on instruit beaucoup, ce qui fait penser que la réédition de cet excellent et sérieux ouvrage arrive à son heure. Qui sait? la raison endormie depuis près d'un demi-siècle, va peut-être s'éveiller et reprendre ses droits : alors on appréciera ces livres si bien pensés et si bien dits, qui ont formé des hommes remarquables et des femmes dont on n'a jamais parlé, ce qui est un des plus beaux éloges qu'on puisse faire de nous.

M. B.

LE MARQUIS DE GRIGNAN

PAR M. FRÉDÉRIC MASSON

Le marquis de Grignan porta obscurément un nom illustre; il était le dernier rejeton d'une race antique et partout, dans l'histoire agitée de la Provence, figurent les Adémar-Grignan; ils avaient des alliances souveraines, toutes les grandeurs étaient dans leur maison; une seule chose y faisait défaut — l'argent — et on peut dire que cette pauvreté est le grand intérêt du livre de M. Masson. Il l'explique, il la détaille, il

(1) Chez Didier, librairie académique, 35, quai des Grands-Augustins. — Deux volumes. Prix, 5 francs.

les services rendus au Prince et à l'Etat réduisaient la fortune des nobles; il la blâme alors que les folles dépenses, le luxe, les grandes réceptions accablaient de dettes peu avouables les propriétés des Grignan. « Je ne m'explique pas que l'on » puisse marcher quand on n'a pas de jambes », disait la pauvre madame de Sévigné, qui osait rarement s'expliquer sur ces délicates questions. Et on marchait, et on recevait à Grignan avec un luxe princier toute la Provence, tous les passants de marque; on hébergeait, on festoyait, et madame de Sévigné écrivait encore : « Si vous n'avez pas le courage de vous retrancher, vous » rendrez inutiles tous les secours de la Providence ». On ne retranchait rien, on était poursuivi jusques au milieu des splendeurs de Grignan par de malheureux créanciers aux abois; on devait à tout le monde, parents et amis; on mettait au couvent, sans les consulter, les filles nées des premiers lits de M. de Grignan; on spéculait sur les héritages, et enfin, quand le jeune marquis arriva à l'adolescence, on fit un dernier effort et on lui acheta un régiment. Cet enfant, ce petit marquis, se montra digne de cette grandeur précoce; il se conduisit bien à la guerre, il avait le culte de l'honneur, qu'on ne comprend plus guère de nos jours et il paya, comme tous les nobles, les droits que lui conférait sa naissance, en s'acquittant généreusement des devoirs qu'elle lui imposait aussi. Ses parents espéraient pour lui une belle et riche alliance, mais les familles nobles et riches ont peur de ce gouffre de dettes, de cet abîme de dépenses, et le pauvre marquis est obligé de se mésallier. Il épouse la fille d'un négociant de Marseille, mademoiselle Anne St-Amans, très-riche et qui n'apprit que trop, à ses dépens, le proverbe vulgaire : l'argent ne fait pas le bonheur. Madame de Grignan la rebuta, le marquis la négligea; elle n'eut point d'enfants; elle survécut longtemps à son jeune mari, qui mourut de la petite vérole au siège de Philipsbourg en l'année 1704 : elle vécut retirée, obscure, occupée de bonnes œuvres et de sérieuses lectures; elle était oubliée de tout le monde, lorsqu'elle mourut trente et un ans après son mari.

Voilà, en très peu de mots, le sujet de ce livre : l'histoire de la fin du marquis Adémar-Grignan, l'extinction de leur fortune et de leur race. La verve soutenue avec laquelle cette biographie est écrite, les nombreux documents dont elle est entourée, la rendent extrêmement intéressante. C'est le couronnement de tous les travaux dont madame de Sévigné a été l'objet; elle aimait tant son petit-fils, ce *marmot*, comme elle l'appelait encore, alors qu'il commandait déjà une compagnie; elle prévoyait pour lui un si bel avenir, quoiqu'il n'aimât pas la lecture, c'est le seul grief que la grand-mère formule contre lui; elle le voit à regret se mésallier, parce qu'il le fallait, parce que ses maternels avis n'avaient pas eu d'autorité; elle ne le vit pas mourir à la fleur de

l'âge, elle précéda au tombeau toute sa famille. Nous citerons les dernières lignes de ce beau livre :

« Avec le marquis de Grignan, la race des Grignan s'éteignait. Toute cette hâte fiévreuse, toute cette folle ambition, tous ces grades, toutes ces splendeurs accumulées, tout cet argent jeté par les fenêtres, dans le seul but d'élever la grandeur de la maison, tout ce travail aboutissait à cela : la mort sans enfants de l'unique représentant des Grignan. N'est-ce pas là une application frappante de cette parole de l'Écriture : *Quiconque s'élève sera abaissé*. Et quel abaissement que cette mort ! Si parfois madame de Grignan a pu paraître vaine de ses ancêtres et vaniteuse et dure, qui ne se sentirait obligé à présent de lui pardonner et de la plaindre ? Ce fils, ce bien-aimé fils, à qui tout a été sacrifié, qu'on a fait soldat au sortir de nourrice, qu'on a poussé par tous les moyens, pour qui l'on s'est ruiné, sur qui l'on a entassé toutes ses espérances et tout son orgueil, ce fils qui est à présent un des favoris du Roi, qui avance dans ses grades, qu'attend une prodigieuse fortune, car il est des amis du Duc d'Orléans, ce fils qui est brave, ce fils qui est pieux, ce fils qui a de l'argent, qui en aura plus encore, ne voilà-t-il pas qu'il disparaît, tué bêtement par cette maladie qui a déjà tué tous ceux qui étaient chers à madame de Grignan, cette maladie qui semble son ennemie personnelle, qui s'acharne sur tous ceux qu'elle aime, jusqu'au jour où, elle-même, elle la tuera ! Si ce fils avait été tué d'une balle de mousquet ou d'un coup d'épée, s'il avait succombé à Eeckeren ou à Hochstedt, cette femme trouverait dans son orgueil de mère quelque adoucissement, elle vivrait de cette gloire si chèrement payée, elle se dirait qu'il est beau à une race militaire de finir ainsi. Elle évoquerait devant ses yeux l'image de son fils, il lui apparaîtrait brillant et gai, à la tête des escadrons, comme un héros ou un dieu. A qui ira-t-elle, cette femme ? A la religion. Oui, elle ira. « Les seules réflexions chrétiennes, dit-elle, peuvent soutenir en ces dures occasions, mais que je suis loin de trouver en moi un secours si désirable ! Je ne sais penser » et sentir que très humainement, et pleurer et regretter ce que j'ai perdu... »

Elle ne survécut que de quelques mois à ce fils regretté. Que reste-t-il à présent du marquis ? Quelques feuilles de papier jauni où il a signé son nom, quelques volumes où il est cité. Le château est en poussière, le nom est aboli, l'écusson fruste; ceci seul demeure, le livre, et c'est grâce au livre détesté du marquis, qu'un peu de cette poussière qui s'est appelée Grignan, remue et tressaille encore devant la postérité... »

Telle est la conclusion de cet excellent travail (1). M. B.

(1) Maison Plon et Compagnie, 8 et 10, rue Garancière. — Prix, 6 francs.

LE CHALET DES MÉLÈZES

PAR MICHEL AUBRAY

Ce petit roman, dû à une plume facile et spirituelle, fournirait un sujet de drame : rien n'y manque : un crime enveloppé de mystères, un innocent injustement accusé, une jeune fille qui plane comme un ange gardien sur le prétendu

coupable, une scène vraiment tragique où l'assassin, pris d'un délire subit, se révèle; tout cela ferait très bien au théâtre, et tout cela, à la lecture, est très captivant. Une jolie Nouvelle, la *Première Aumône de Marguerite*, termine ce bon volume (1). M. B.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. -- Prix, 2 francs.

CONSEILS

6^e CONSEIL A MARGUERITE

L'Envie.

C'est une vraie confession que votre lettre, chère petite amie, et une confession candide, digne de votre âme, que toujours j'ai jugée très bonne.

Vous vous ressentez de ce que les médecins appellent l'air ambiant : dans les temps d'épidémie, l'atmosphère est saturée de miasmes dangereux, et les plus robustes en ressentent la cruelle influence; or, nous sommes en pleine épidémie morale : l'orgueil, le luxe sous toutes ses faces, le déploiement orgueilleux de la fortune nous environnent, pèsent sur nous et peuvent altérer, par leur dangereux contact, les cœurs les plus élevés et les plus purs. Vous avouez que vous ne pouvez voir, sans une espèce d'envie, ce ruissellement de richesses et de splendeurs, et que, comme l'infortuné Tantale, vous voyez couler le torrent sans pouvoir vous y désaltérer, et que vous avez grand soif. Hélas ! vous boiriez à tous ces flots qui passent, et vous auriez encore et toujours soif. L'avarice ne dit-elle pas sans cesse : *Apporte ! apporte !* et c'est une avarice, cousine-germaine de celle d'Harpagon, que ce désir violent d'avoir et de posséder.

Si j'entendais ce langage dans la bouche d'une pauvre femme, d'une ouvrière, je pourrais le comprendre : tant de choses lui sont refusées, qui nous sont, à nous, amplement accordées ! Elle pourrait voir avec envie vos chauds vêtements, votre demeure commode, où le feu brille toujours, où des repas excellents sont servis à l'heure, où de bons lits vous délassent le soir ; elle pourrait faire sur elle-même le plus triste retour, en enviant, non le superflu, mais le né-

cessaire de la vie. Mais vous ! que vous manque-t-il ? Regardez, et dites ce qui fait défaut dans votre existence ? Des babioles, une tenture sur ce mur, d'encombrantes niaiseries sur cette table, un bracelet à votre bras, des robes de plus dans ce cabinet de toilette, bref, ce qui excite la jalousie et la convoitise des autres. Que regrettez-vous ? une petite jouissance de petite vanité ; il vous serait doux de faire éprouver à madame X... ce que vous avez éprouvé à l'aspect du fastueux étalage de madame Z... Et après ? Vous posséderiez toutes les recherches du luxe, vous auriez à vous seule le mobilier Double, et ces brocards et ces lampas, et ces bijoux que la plume d'*Étincelle* du *Figaro* décrit avec tant de complaisance, vous auriez les hôtels et les châteaux, que rien, dans cette accumulation de splendeurs, ne pourrait détourner de vous les maux inévitables de la vie.

La maladie entre partout ; la mort, disent les Arabes, est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes, et je ne sache pas que les corsages de brocart, fussent-ils brodés de perles, aient jamais défendu un cœur contre les chagrins domestiques. J'ajouterai même que les peines de l'âme sont ressenties plus amèrement par ceux qui se trouvent à l'abri des besoins de chaque jour ; non que je veuille nier, Dieu m'en garde ! la sensibilité des gens du peuple, elle existe, leurs cœurs battent comme les nôtres, mais la rigueur du sort leur a inspiré une sorte de philosophie amère. Un père, une mère meurt : ils sont débarrassés du fardeau de la vie ; leur enfant laisse vide son petit berceau : à combien de peines il échappe ! et vous, vous diriez : Que de bonheur lui était promis !

Écartons ces tristes images. Vous êtes heureuse, Marguerite, du seul bonheur qui existe ici-bas : une situation honorable et des affec-

tions tendres et pures. N'allez pas gâter votre félicité par des regards jaloux sur la maison du prochain, n'affligez pas votre mari, votre Etienne, en souhaitant ce qu'il ne peut vous donner. C'est là une peine cuisante, et les annales des tribunaux sont là pour nous dire combien de fois la jalousie des femmes, à propos du luxe, a jeté les hommes, les maris, hors du chemin de l'honneur.

Ceci n'est pas pour vous, à coup sûr; seulement, vous risqueriez de faire à votre mari une peine cruelle en lui exprimant des goûts qu'il ne saurait contenter, et ce léger sentiment d'envie qui vous trouble, pourrait devenir un poids pour votre conscience, et produire à la fin dans votre caractère, et, par conséquent dans votre intérieur, un fond d'aigreur et de tristesse que vous ne pourriez plus dissiper. M. B.

LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

Jusqu'à ce moment, dans ces rêves que les jeunes filles arrangent et que la réalité dérange, Régine n'avait entrevu Paris que comme un séjour temporaire, lieu de vacances et d'ébats; elle comptait bien y aller tous les ans, au printemps, alors que Paris est si brillant et si beau, y retourner en automne, pour voir quelques pièces nouvelles et acheter les toilettes d'hiver: mais y demeurer, s'y fixer absolument, elle n'y avait jamais songé. Elle apprend que sa future belle-mère, que son futur mari ne veulent pas désertier la Province: aussitôt le goût de Paris lui vient, elle se dit qu'elle ne saurait vivre ailleurs, et qu'à aucun prix, elle ne pourrait s'enterrer dans quelque trou; si on voulait lui résister, elle saurait montrer qu'elle a, non des caprices, mais de la volonté. Biquette aussi avait beaucoup de volonté.

Madame de Vielfort venait la voir plus rarement, parce que, durant l'été, elle habitait sa maison de campagne au bord de la mer, et parce qu'elle était bien moins intime avec le tuteur et la tutrice de Régine qu'avec son aïeul. Elle vint, peu de jours après la conversation de Régine avec Gabrielle, alors que son dégoût pour les villes de province et son engouement pour Paris étaient dans toute leur ferveur; elle fut aimable comme toujours, elle apportait des fleurs de son jardin, des herbes marines pour l'herbier, ce pauvre herbier, jadis entrepris avec enthousiasme, maintenant oublié dans le fond d'un tiroir; elle embrassa en mère sa future fille, et elles causèrent. De quoi? De rien d'intime, des nouvelles du jour, des moissons, d'une barque de pêcheurs qui avait fait naufrage en vue de la côte, des mariages, des morts... Régine révélait, par son air froid, le fond de méfiance qui existait dans son âme; madame de Vielfort n'alla pas explorer ces bas-fonds, elle demeura dans les

banalités, à fleur d'eau, s'efforçant d'adoucir et de conquérir cet esprit rebelle. A propos du mariage d'un jeune homme du pays avec la fille d'un banquier parisien, Régine dit tout à coup:

« Ils vont habiter Paris: ils sont bien heureux!

— Je ne suis pas de cet avis, répondit madame de Vielfort.

— Vous n'aimez pas Paris, ma cousine?

— Du tout, et je serais fâchée d'y voir aller quelqu'un que j'aimerais. »

Elle venait à son insu de prononcer son arrêt, car elle désirait ce mariage qui réunissait beaucoup de convenances, elle y avait attaché son cœur, et elle ne se doutait pas que Régine allait s'obstiner dans une volonté née de la veille, mais déjà fixe dans son esprit. Elles se séparèrent, madame de Vielfort disant d'un ton affectueux:

« Quand je reviendrai, chère Régine, ce sera avec mon fils! »

Et Régine se disant tout bas:

« Je n'épouserai jamais Hugues! »

V

LES VACANCES

Madame de Vielfort, très experte en matière de convenances, jugea que le deuil de Régine était assez avancé pour qu'elle pût l'inviter à dîner, avec son tuteur et sa famille, à la campagne. Les vacances étaient sonnées, et Hugues était revenu.

Régine accepta l'invitation avec un certain plaisir, mêlé d'une vive curiosité. Elle connaissait peu cet Hugues auquel on la destinait: il était bon pour elle, lorsqu'elle le voyait, toute

petite enfant, il l'amusaît, il lui montrait des images et il la mettait sur un grand bel âne qu'il conduisait par la bride : elle le voyait encore, en uniforme bleu, à bouton d'or, grand et svelte, avec une forêt de courts cheveux bruns et des yeux noirs qui lui riaient toujours ; puis, il y avait un vide dans ses souvenirs, elle était au couvent et lui à l'École de Droit ; lorsqu'il revenait aux vacances, il la regardait beaucoup et ne lui parlait guère ; il lui restait une vague impression qu'il n'approuvait pas toujours ses faits et gestes. Depuis, pendant les vacances du palais, il avait voyagé seul ou avec sa mère, et il revenait pour la première fois au pays natal, avec le dessein, peu douteux, de se faire agréer de sa *petite femme* des temps passés. Ces absences volontaires et réitérées avaient, sans qu'elle l'avouât à personne, irrité l'amour-propre de Régine ; elle pensait que son futur aurait pu s'informer d'elle, chercher à la revoir, à la mieux connaître et ne pas se borner à aimer, par ambassadeur, et si elle avait su que madame de Vielfort retardait l'entrevue décisive, dans l'espoir, toujours trompé, que les années, chez Régine, amèneraient la raison, elle se fût sentie plus irritée encore.

Elle accueillit l'invitation ; elle fit ses préparatifs, elle choisit une belle toilette de demi-deuil, gris-perle, elle en soigna tous les détails et se trouva, avec raison, très élégante et très jolie : ils partirent. M. Herbelin emportait sa canne de pêche, madame Herbelin regrettait son loto et ses amies, M. Tiburce avait l'air triste et regardait Régine avec une attention mélancolique, comme au moment de la céder à un rival et de lui dire un éternel adieu.

Elle n'y prit pas garde : il avait l'air emprunté dans son habit neuf, et ses yeux, qui devaient exprimer tant de sentiments, étaient d'un si vilain bleu-faïence !

On arriva : des gens moins prosaïques que M. et madame Herbelin, moins préoccupés de leurs propres sentiments que Tiburce et Régine, eussent poussé un cri d'admiration à la vue du spectacle qui se déployait aux yeux de ceux qui avaient gravi la haute colline sur laquelle s'élevait la jolie villa des Vielfort. De là, on découvrait la mer immense, le large sans limites, la mer verte, fouettée par un vent très vif, qui soulevait ses flots en volutes écumeuses, la mer *admirable en ses élancements* ! On l'avait devant soi, sans bornes, menaçante et charmante à la fois, et non loin de ses rives, presque baignée dans les vagues, la verdure normande se montrait dans son inimitable fraîcheur ; le petit castel blanc et modeste s'élevait au sommet du coteau ; à mi-côte, on voyait une vieille église au milieu d'un cimetière, ombragé de grands ifs, parmi lesquels une haute croix gothique dressait sa tête fleuronée. Ce ravissant échantillon de nature ne fut pas admiré en ce moment : on arri-

vait. M. Herbelin suivait des yeux deux pêcheurs, tout mouillés, qui rapportaient une honnête charge de soles et de merlans ; madame Herbelin répondait aux politesses de madame de Vielfort et s'aidait des bras de M. Hugues pour descendre de voiture ; Régine regardait sa cousine et son cousin ; Tiburce regardait Régine.

On entra au salon : madame Herbelin fut installée dans une bonne bergère ; madame de Vielfort embrassa tendrement Régine, et amenant Hugues par la main :

« Mon fils, dit-elle. Votre cousine Régine, cher ami. »

Il salua profondément, et Régine put s'assurer que le gentil écolier était devenu un homme d'un aspect fort distingué et d'une physionomie aimable et sérieuse tout à la fois. Il la regardait aussi, et lui serrant enfin le bout des doigts, il lui dit :

« Combien, ma cousine, je suis heureux de vous voir !

— Vraiment, mon cousin ? Je ne le pensais pas.

— Et pourquoi donc ?

— Vous en étiez bien peu pressé, car il me semble qu'il y a au moins quatre ou cinq ans que vous n'êtes venu dans le pays. »

Le reproche semblait obligeant, mais le ton ne l'était guère, tranchant comme une lame de couteau et piquant comme un piment. Pourtant, Régine aurait voulu plaire et laisser des regrets à celui qu'elle était décidée à refuser, mais le naturel l'avait emporté.

M. de Vielfort répondit par quelques mots sérieux sur les voyages, qu'il faut entreprendre, lorsqu'on est jeune et libre, sous peine de ne pas les faire plus tard ; on annonça le dîner, et il la quitta pour aller offrir son bras à madame Herbelin.

Régine s'assit à table, mécontente d'elle-même et d'autrui : le dîner était nombreux ; silencieux jusqu'après l'arrivée des crus de Bourgogne, de cette belle Côte-d'Or dont les produits délient les langues, on commença alors à parler : les élections prochaines du Conseil-Général fournirent à l'entretien une ample matière à cela ; on s'escrima sur la politique, ce sujet creux qui fait répandre et des flots d'encre et des torrents de paroles inutiles ; enfin, un des convives parla de Paris et s'informa de la grande ville à Hugues qui en arrivait.

« C'est toujours la même chose, dit-il.

— Sauf les changements qu'opère M. Haussmann.

— En effet, je ne reconnais plus mon vieux quartier latin ; si le Panthéon n'était pas toujours debout, ainsi que la vieille église de Saint-Étienne-du-Mont, je ne pourrais plus m'orienter.

— Et les théâtres ? y a-t-il quelque chose de neuf ?

— Pas en ce moment-ci ; *tout Paris* est à la campagne.

— On parle pourtant d'une opérette d'Offenbach : les journaux prétendent que c'est ravissant et désopilant. L'avez-vous vue ?

— Moi ! je ne mets jamais les pieds dans les petits théâtres.

— Ah ! par exemple ! vous n'aimez donc pas à rire ?

— A mes heures, et alors, je lis les *Plaideurs* ou Molière : rien de plus triste que la gaieté d'aujourd'hui. Gavarni me met la mort dans l'âme, et quant aux opérettes, elles me font bouillir le sang.

— Mais, monsieur, dit une dame, que pouvez-vous reprocher au *Petit Faust* ou à la *Belle Hélène* ou à la *Grande Duchesse* ?

— L'abaissement : ces plates balivernes ont agi sur la société française et l'ont habituée à rire de tout ce qui est noble, de tout ce qui est respectable.

— La croix de ma mère ? le sabre de mon père ?

— Oui, madame, cela même, cela, qui se rit des sentiments de famille et des sentiments patriotiques.

— Vous êtes chauvin, M. Hugues ?

— Je m'en fais gloire, madame ; j'aime mon pays, et la foi et les mœurs qui ont fait la gloire de mon pays.

— Alors, lorsque vous serez marié, votre femme n'aura pas sa part des choses qui nous divertissent ?

— Pardonnez-moi : le respect que j'aurai pour elle me défendra de la conduire aux petits théâtres... il est d'autres plaisirs...

Il regarda en ce moment, Régine ; elle avait les yeux baissés sur son assiette, elle ne put rencontrer le regard aussi pur que tendre qu'il attachait sur elle : madame de Vielfort, elle, contemplait son fils avec orgueil : ces sentiments nobles, cette horreur du mal, ce dégoût du vulgaire, elle savait où il les avait puisés.

On se leva bientôt de table, on passa au salon, et du salon sur une terrasse, d'où l'on voyait la mer, tout enflammée des feux du couchant. Chacun s'écria sur la beauté du spectacle, on se groupa selon les sympathies, Régine évita madame de Vielfort qui la cherchait des yeux, et se rapprocha de la dame qui aimait les opérettes, et qui ne lui était pas du tout inconnue : elles s'assirent sur un banc et elles se mirent à causer.

« C'est très beau, ça, dit tout à coup madame de Barrel, mais quelle mélancolie ! je vais tous les ans à la mer, parce que tout le monde y va, mais ces grands spectacles ne m'éblouissent pas. Je préfère les boulevards. Vous connaissez Paris, ma cousine ?

— Peu, mais assez pour désirer y retourner.

— Cela ne vous sera pas difficile, il me semble.

— J'y compte bien !

— Vous viendrez me voir alors : nous sommes

cousines, vous le savez ! j'irai renouveler connaissance avec vous... je tiens à vous revoir. »

Hugues s'était rapproché et assis sur le bout du banc, il cherchait encore à rencontrer les yeux de Régine, mais elle les détournait avec une mine boudeuse, il lui dit enfin.

« Ma cousine, ma mère m'envoie en ambassadeur : Voulez-vous vous joindre à ceux qui vont faire une promenade à marée basse, où ferez-vous le loto de madame Herbelin ?

— Le loto, c'est une mauvaise plaisanterie, sans doute ! Allons nous promener. Venez-vous, chère madame, chère cousine ? »

Hugues offrit le bras à madame de Barrel, Régine les suivit ; dans le vestibule, elle mit son chapeau, et jeta une écharpe sur son cou, puis elle rejoignit un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, voisins de campagne, tous frères et sœurs, cousins et cousines, et qui avaient le verbe haut et le rire éclatant. Hugues ne les suivit pas, mais longtemps il prêta l'oreille à ce joyeux bruit, jusqu'à ce que le mugissement de la mer le couvrit et remplaça la gaieté légère sous la voix la plus solennelle qu'on puisse entendre ici-bas.

Il rentra dans la maison, et se mêla aux personnes qui entouraient sa mère : il parla peu, il écoutait toujours la mer grondante, il essayait de saisir le son d'une voix jeune et claire, mais rien ne parvenait jusqu'à lui : il pensait à Régine : sa gracieuse beauté l'avait frappé ; pendant ses longues années d'absence, il avait fréquemment pensé à elle, au retour qui les rapprocherait peut-être pour la vie ; elle avait occupé son imagination ; il se l'était figurée moins belle peut-être, mais plus simple, plus naturelle, plus douce ; pourtant, telle qu'il l'avait vue, elle lui plaisait, et puisque sa mère, si sage, désirait qu'elle devînt sa femme, c'est qu'elle possédait les qualités faites pour attacher un mari. Il se complaisait dans ces idées, il voyait Régine, tendre avec sa mère, timide avec lui, un voile de douceur tempérait cette physionomie altière, elle était plus que charmante, elle était aimante et aimée... il rêvait, lorsqu'une voix qui le fit tressaillir, dit tout à coup :

« Ma cousine, nous voilà tous... il faisait obscur sur la grève, la lune s'est cachée, nous tombions dans les flaques d'eau et dans les trous... nous voilà... »

— Vous êtes les bienvenus, et vous surtout, Régine ; asseyez-vous, chère... »

Régine obéit, s'assit entre la mère et le fils, et baisa la main de madame de Vielfort.

« On organise un trente-et-un là-bas, mademoiselle, lui dit Hugues : voulez-vous en être ?

— Du tout ; je veux rester auprès de ma cousine.

— Vous m'aidez à faire le thé, ma chérie.

— Volontiers... qu'on est bien ici ! dans ce salon si riant, et si bien éclairé ! il faisait affreux

sur le sable... et puis, ajouta-t-elle d'un ton de confiance, je m'ennuyais un peu... on faisait trop de tapage... »

Elle tourna sa jolie tête vers Hugues et le regarda d'un air de candeur : son rêve se réalisait : elle était là, douce, paisible, elle souriait, elle voulait plaire... les caprices et la hauteur avaient fui à tire d'ailes, et cette soirée fut un enchantement. Que s'était-il passé ? tout simplement ceci : que Régine voulait être regrettée ; elle avait l'intention de quitter et la volonté de n'être pas quittée, volonté très ferme ; aussi fut-elle ravissante, et lorsqu'à la fin de la soirée, la voiture l'emporta vers B... Hugues se tourna vers sa mère, et lui dit :

« Vous avez raison, maman, elle est bonne et charmante : il faut la demander plus tôt que plus tard... »

La voiture roulait sous un ciel orageux ; personne ne parlait : madame Herbelin avait peur du tonnerre, son mari s'était doucement endormi, Tiburce songeait, regardait, à l'aide des éclairs, le visage de Régine et cherchait à lire sur cette mobile physionomie : elle paraissait triomphante : Tiburce en conclut que l'on s'était entendu, que le mariage allait se faire, et lorsque la famille entra dans le vestibule fort éclairé de la maison de B..., il avait les yeux humides. Régine s'en aperçut et lui dit d'un ton moqueur :

« Qu'avez-vous donc, mon cousin ? on croirait que vous avez pleuré ? »

— Ce sont des gouttes de pluie, répondit-il. Il n'est venu personne pour moi, ajouta-t-il en se tournant vers le domestique pour cacher son visage.

— Personne, monsieur. »

Deux jours après, madame de Vielfort vint faire une visite à Régine ; elle l'embrassa d'un air tendre et sérieux et lui prit les mains qu'elle garda dans les siennes.

« Mon enfant, lui dit-elle, j'ai voulu vous voir avant que de parler à votre cher tuteur : ai-je besoin de vous dire ce qui m'amène?... »

Régine baissa modestement les yeux :

Vous savez quel était le désir de votre grand-père, que nous regrettons tous ? il aurait voulu vous voir mariée, et c'était mon fils qui avait fixé son choix. Je voudrais réaliser ses vœux et les miens, et je viens vous demander, ma chère Régine, si vous voulez devenir la femme d'Hugues, de mon fils ? il vous aime et je réponds de lui, vous serez heureuse avec un homme si bon et si noble : Vous savez quels sont mes sentiments pour vous, vous, la fille de ma plus chère amie... »

Régine leva enfin les yeux, et dit d'une voix basse mais ferme :

« Combien je vous suis reconnaissante, ma cousine, et combien je regrette de ne pouvoir accepter... »

— Comment ! s'écria madame de Vielfort, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, ma cousine, j'ai bien réfléchi, je suis convaincue que mon cousin et moi ne nous convenons pas du tout, et, en regrettant votre alliance, je suis bien décidée à ne pas l'épouser.

— Mais, Régine, c'était le désir de votre grand-père !

— Si bon-papa vivait, je lui expliquerais mes raisons.

— Lesquelles ?

— Nous n'avons pas les mêmes goûts, les mêmes idées, je serais très malheureuse avec lui ; à coup sûr, je ne le rendrais pas heureux. »

En ce moment un éclair de vérité passa dans l'esprit de madame de Vielfort : son fils bien-aimé ne serait pas heureux, non ! avec cette enfant capricieuse, coquette et changeante : tous les malheurs, toutes les hontes pouvaient se trouver en germe dans ce caractère mobile, où sans cesse, la fantaisie renversait la raison. Pourtant, elle insista encore un peu :

« Je ne veux pas vanter mon fils, mais si vous le connaissiez mieux, Régine, vous ne rejetteriez pas tous nos projets ! Vous ne rejetteriez pas, vous, orpheline, seule dans la vie, un pareil appui.

— Je veux choisir, dit Régine avec une certaine impatience, et ne pas me laisser marier par la volonté d'autrui ! »

Madame de Vielfort se leva :

« Mon enfant, dit-elle, je regrette pour nous la détermination à laquelle vous semblez arrêtée, mais, souffrez que je vous le dise, je la déplore pour vous : vous ne savez pas qui est celui que vous refusez. »

Régine ne dit rien et serra ses lèvres ; madame de Vielfort lui tendit la main :

« Adieu, dit-elle, adieu, Régine ; nous nous reverrons plus tard : la fille de Mathilde ne me sera jamais indifférente. Vous allez bientôt décider seule de votre sort, soyez prudente et priez Dieu ! »

Elle sortit ; Régine resta seule, contrariée, mécontente d'elle-même, et se demandant si, en suivant sa pente, elle avait choisi le droit chemin. Mais ce regret ne dura guère ; l'amour-propre est le plus doux, le plus puissant des consolateurs ; elle finit, en l'écoutant, par être tout à fait satisfaite d'elle-même, et elle se dit :

« Je suis libre, et je trouverai mieux que ce pédant d'Hugues de Vielfort ! »

Pendant qu'elle se consolait, le break ramenait madame de Vielfort chez elle : elle était attendue : son fils accourut pour l'aider à descendre de voiture ; il portait à la boutonnière quelques brins de réséda, emblèmes d'un ordre de l'Espérance, institué dans son âme ; il attendait, il espérait, mais le regard de sa mère glaça ce souffle chaud qui faisait battre son cœur plus

vite; il la conduisit dans un petit salon écarté, et lui dit en lui tendant la main :

« Mère, tu n'as pas réussi ? »

— Non, dit-elle, Régine ne veut pas.

— Pourquoi ?

— Elle assure que vous ne vous entendriez pas, qu'elle serait malheureuse et toi aussi... les désirs de son grand-père, ma vive amitié qu'elle a toujours trouvée, ne sont rien pour elle... mon cher enfant, comment se fait-il qu'elle ne t'apprécie pas, toi ! »

Hugues sourit et baisa la main de sa mère :

« Tout le monde ne voit pas avec vos yeux, mère. Je perds une illusion en perdant Régine : je me figurais qu'elle était, qu'elle serait une vraie fille pour vous, et je l'aurais tant aimée, à cause de cela et à cause d'elle-même ! Si aimable hier soir... n'est-ce pas inexplicable ? »

— M. de Florennes, son grand-père, attribuait les bizarreries et les caprices de ce caractère au lait de chèvre : elle a eu une chèvre pour nourrice...

— C'est une explication un peu matérialiste et qui ne suffit pas à consoler. »

Madame de Vielfort réfléchissait; elle dit enfin :

« Si elle avait apporté dans le mariage, ces caprices et cette hauteur, nous aurions été fort à plaindre. Et les enfants ! quelle éducation ! »

— En aime-t-elle un autre ? demanda Hugues avec le dépit jaloux d'un homme refusé.

— Je ne le pense pas.

— M. Tiburce, peut-être ? »

Madame de Vielfort leva doucement les épaules et dit :

« Sois sûr qu'elle n'aime qu'elle-même ; elle sera bientôt libre, et j'ai peur qu'elle ne fasse un triste usage de sa liberté. Toi, mon fils, tu chercheras ailleurs, et j'espère que tu trouveras une femme digne de ta tendresse. J'ai besoin de te voir heureux pour quitter ce monde.

— Et moi, j'ai besoin que vous viviez, ma mère, pour être heureux !

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

CHEZ LES AUTRES

(SUITE)

VI

Que pouvait faire la pauvre Audry ?

Le dîner terminé, elle se retira dans sa chambre, et couvrit de baisers une petite miniature qui représentait madame de Brélyon encore jeune, souriante et parée.

« Grand'mère, chère grand'mère, vous savez combien mon cœur saigne ! murmura-t-elle... Vous savez que si j'étais libre, je voudrais ne penser qu'à vous ! »

Ses larmes coulaient encore quand Berthe entra précipitamment dans sa chambre.

« Voyez, Audry, s'écria-t-elle, j'ai gardé la robe que j'avais cette après-midi ! Ceci vous convaincra, j'aime à le croire, que nous ne vous contrainsons point à assister à une soirée ! Une soirée ! Le salon est emmitoufflé dans ses housses ! Nos quinze à vingt invités seront d'ailleurs au large dans le petit salon et le cabinet de papa... Suis-je bien coiffée?... Ma chère, c'est qu'il s'agit de choses très graves ! Maintenant que Ludovic n'est plus là, je puis bien vous l'avouer... J'ai surpris un secret... On voudrait bien que le beau cousin dont je vous ai parlé me plût... A dire

vrai, ce ne sera pas difficile, car il est charmant... Un peu moqueur, seulement, mais cela va bien à un homme... Audry, ma chérie, que vous êtes ravissante ! Jamais je n'ai vu de cheveux d'une nuance aussi jolie !... Mais j'oubliais... J'apporte quelque chose pour égayer un peu votre toilette. »

Elle ouvrit une boîte et en tira des épingles et un collier en corail noir, montés en or.

« Je vous remercie mille fois, mais j'aime mieux m'en tenir à mon grand deuil.

— Bah ! parce qu'il y a un brin d'or ? Allons, asseyez-vous là ; vous avez déjà fait l'enfant tantôt, et maintenant, vous devez obéir. »

La pauvre Audry résistait.

« Mais vous allez me faire gronder ! s'écria Berthe avec impatience. Maman m'a dit de chercher un peu de jais pour rendre votre toilette moins sombre, et j'ai eu une idée admirable en prenant ce corail, qui est juste ce qu'il vous faut. Vous n'allez pas me contraindre à appeler maman ?... A la bonne heure !... Baissez un peu la tête, que j'attache le collier... Là ! regardez-vous dans la glace ! Est-il rien de plus seyant que ces épingles dans une chevelure blonde ? »

Quand je vous vois, je regrette d'être brune ; le noir vous va si bien ! »

Les yeux d'Audry étaient encore tout brillants de larmes quand Berthe l'entraîna dans le salon. Elle était si jolie, l'éclat de son teint, coloré par l'émotion et rehaussé par les reflets des bijoux contrastait si vivement avec la pâleur brune de Berthe, que madame de Sachan se mordit les lèvres en la voyant entrer.

Trois ou quatre personnes étaient déjà arrivées. Madame de Sachan, qui causait avec elles, se leva au bout d'un instant et vint à Audry.

« Berthe vous a donné mon corail ? dit-elle d'un ton où perçait une contrariété mal déguisée. La monture en est un peu élégante pour une jeune fille, et je ne trouve pas qu'il cadre avec votre deuil si sévère... »

— C'est ce que je pensais, dit Audry avec candeur, et faisant un mouvement pour détacher le collier.

— Non, ne l'ôtez pas ! s'écria Berthe en frappant du pied avec un geste d'enfant gâtée. Je veux que vous soyez jolie à ravir !

— Il est trop tard pour l'enlever, en effet, puisqu'on vous a déjà vue, » ajouta madame de Sachan d'un ton sec.

La porte s'ouvrait à ce moment, et le beau cousin, le prince Charmant, comme l'appelait Berthe, entra, accompagnant sa mère.

Madame de Sachan, tout en accablant sa parente de compliments affectueux, surveillait l'impression du jeune homme. A sa grande mortification, il regardait Audry avec une surprise et une admiration si vives que Berthe fut obligée de le rappeler à lui-même en lui tendant la main.

« Vraiment, murmura Ludovic à l'oreille de sa mère, Audry est délicieuse ce soir ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi charmant ! »

Les invités arrivaient... Ainsi que l'avait dit Berthe, c'était à peine une soirée ; mais l'impromptu à des charmes, et toutes ces personnes, près de se disséminer pour plusieurs mois, apportaient un regain de gaieté à ce souvenir de vie mondaine.

Audry fut présentée par Berthe à deux ou trois de ses amies, tandis que madame de Sachan chuchotait son histoire à l'oreille des mamans.

Si la jeune fille avait entendu les louanges prodiguées à ses hôtes au sujet de leur bienveillance à son égard, elle eût ouvert les yeux sur l'insistance qu'avait mise madame de Sachan à la faire paraître : — beaucoup de femmes ont la coquetterie de leurs bonnes œuvres, et se parent volontiers de leur générosité.

Mais une mortification profonde se faisait sentir tout à coup à la mère de Berthe : elle n'avait pas prévu le succès de beauté de sa jeune parente.

Celle-ci fut l'objet d'un véritable engouement ; la réserve même et la mélancolie qu'elle laissait voir étaient des charmes de plus. M. de Pléon,

le jeune cousin sur qui l'on fondait pour Berthe de si brillantes espérances, ne quittait pas Audry qui, en outre de sa grâce, possédait un avantage marqué sur la plupart des jeunes filles françaises : elle avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, elle parlait plusieurs langues, et, pour peu qu'on réussit à l'animer, sa conversation pouvait s'élever bien au-dessus des banalités ayant cours dans les salons.

Berthe s'aperçut à la fin que l'attention de M. de Pléon se détournait d'elle au profit de sa cousine. Ludovic, lui, l'avait remarqué tout d'abord, et lançait à son jeune parent des regards qui n'avaient rien d'aimable. Il jugea qu'il devait rivaliser de frais et d'empressement avec lui, et madame de Sachan, dépitée, se prit à maudire l'insistance malencontreuse qu'elle avait mise à décider Audry à paraître ce soir-là.

On fit de la musique, et l'on dressa une ou deux tables de jeu. Une agréable liberté régnait dans le petit cercle, et madame de Sachan fut peut-être la seule à s'apercevoir que son mari avait disparu.

Il était environ onze heures. Elle fit un signe à son fils, qui s'arracha avec quelque peine du coin où Audry était assise.

« Sais-tu où est ton père ? »

— On est venu le demander il y a une demi-heure, et il est enfermé dans sa chambre avec un étranger.

— Mais c'est absurde ! On congédie les importuns quand il y a du monde !.. Encore un mot, Ludovic... Tu t'affiches de la manière la plus ridicule en t'occupant ainsi exclusivement d'Audry... »

Ludovic se mordit les lèvres. Il allait répondre, mais à ce moment, on s'approcha pour lui demander de chanter.

« C'est désolant ! dit Berthe. Madame Lymberg devait venir ce soir, et Ludovic aurait pu chanter avec elle le duo des *Diamants*... »

— Et le trio du *Freyschütz* ? Il va donc manquer aussi ? s'écria une jeune fille d'un air de regret. Je savais si bien ma partie ! Je l'ai repassée depuis le moment où Berthe est venue nous inviter... Mais c'est toujours ainsi... Je n'apprendrai plus rien !

— Si quelqu'un pouvait remplacer madame Lymberg ?.. dit madame de Sachan, dont un des faibles était de faire chanter son fils.

— Ma cousine de Brélyon chante à ravir, murmura Ludovic, et elle est tellement musicienne que je ne douterais pas de son succès si elle voulait essayer... Cependant, j'oserais à peine le lui demander...

— Mademoiselle de Brélyon chante ! » s'écria Raoul de Pléon. « Ah ! mademoiselle, ne nous privez pas du plaisir de vous entendre ! »

Audry rougit profondément.

« Je ne pourrais vraiment pas chanter en ce

moment, murmura-t-elle d'une voix tremblante; mon deuil est si récent!

— Allons, je m'y attendais, dit madame de Sachan avec dépit. Il faut renoncer à ce trio... Mademoiselle Anna l'interprète si bien!..

— Et M. Ludovic nous charme tant! dit à son tour la mère de la jeune fille qui devait faire une partie.

— Si vous connaissez cette musique, reprit madame de Sachan d'un ton légèrement impératif, il n'est point aimable de vous faire prier, Audry. Nous ne sommes point une réunion d'étrangers, et nous n'avons d'autre prétention que celle d'entendre de la musique d'amateurs... Je serais très contrariée si nous étions privés du trio que mademoiselle de Saulnes a pris la peine d'étudier... »

Tous les yeux étaient attachés sur la pauvre Audry... Chanter avec le deuil qu'elle portait sur ses vêtements et dans son cœur!.. Ah! c'était trop cruel, et le regard de sa parente lui sembla presque méchant.

Cette fois encore, que pouvait-elle faire, ainsi pressée par ceux auxquels elle devait un abri?

« Je vous en prie... » ajouta madame de Sachan, soulignant ce mot du même accent impératif.

Audry se leva par un mouvement automatique... Oh! la pauvre morte qui aimait à l'entendre, qui avait parfois les yeux mouillés de larmes au son de sa douce voix, et dont la dépouille chérie reposait si loin, si abandonnée!..

Elle se raidit pourtant contre l'émotion et commença à chanter. Les premières notes furent faibles et tremblantes, puis l'instinct musical reprit le dessus, et un grand silence se fit dans le salon...

Audry avait une de ces voix rares qui joignent à la souplesse, fruit de l'étude, ce timbre que la nature seule peut donner, et dont elle est si peu prodigue. Ce n'était point une voix de cantatrice, capable de remplir par son volume une vaste salle remplie d'auditeurs; mais il semblait que chacun des sons qu'elle échappaient de ses lèvres allât faire vibrer une corde dans le plus intime du cœur.

Elle avait étudié sans suite, sans ordre, tantôt en Allemagne, tantôt en Italie; mais son admirable organisation musicale avait su s'assimiler tous les bons et heureux éléments de ces études si peu suivies et même si disparates.

L'émotion intérieure qui l'animait rendait son chant plus pénétrant, et l'harmonisait à ravir avec cette musique pleine de supplication, d'angoisse, de terreur...

Madame de Sachan tremblait de contrariété. Sa maladresse achevait de mettre en relief cette jeune fille qui faisait pâlir sa propre enfant. Qu'était, en effet, le minois chiffonné de Berthe auprès de ce visage expressif? Et combien le concerto joué avec plus d'agilité que d'âme se

faisait oublier quand on entendait ces admirables accents!

Berthe aussi sentait un orage se former dans son petit cerveau, insouciant d'ordinaire. Ses yeux s'ouvraient devant l'admiration de celui qu'elle considérait secrètement comme un fiancé, et chacun des applaudissements dont sa cousine était l'objet résonnait faux à son oreille.

Enfin, le morceau se termina. Audry, qui avait chanté avec une sorte de fièvre douloureuse, se sentit profondément soulagée. Comme elle retournait à sa place, indifférente aux compliments enthousiastes de Raoul de Pléon, qui lui avait offert son bras, elle rencontra, à l'autre bout du salon, un visage inconnu, froid, presque hostile, dont les yeux pénétrants la suivaient avec une attention étrange...

Presque aussitôt M. de Sachan s'avança vers sa femme, accompagné d'un homme d'une taille singulièrement élevée, que personne ne se souvenait d'avoir rencontré chez lui.

Il était maigre, avec des traits accentués, des yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils bruns, et une chevelure légèrement grisonnante qui, au premier abord, le faisait paraître plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Sa barbe de nuance châtain, son teint un peu hâlé, mais jeune, contrastaient vivement avec cette chevelure. En un mot, il était plutôt laid, mais quelque chose en lui attirait l'attention, et quand l'on avait un instant contemplé son visage froid, mais énergique, et ses yeux étrangement pénétrants, on était convaincu que ce n'était point là un homme ordinaire, mais bien un caractère puissant et original, sinon sympathique.

Il était vêtu de noir, avec une redingote correctement boutonnée. S'avancant sans embarras, malgré les regards dont il était l'objet, il s'inclina profondément devant la maîtresse de la maison, tandis que M. de Sachan disait:

« Ma chère amie, je vous présente M. Auvrard, qui a bien voulu venir traiter avec moi les affaires de notre jeune parente... Il ne peut passer que quelques heures à Paris, et je l'ai décidé sans peine à rester ce soir avec nous... »

— Je suis charmée de faire votre connaissance, monsieur, dit madame de Sachan d'un ton gracieux. Mais j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir plus à loisir?

— Je pars demain, madame, répondit l'étranger, et ce sera sans doute trop tôt pour que j'aie l'honneur de vous présenter mes hommages. M. de Sachan a bien voulu me promettre une seconde conférence, malgré l'heure matinale à laquelle j'étais obligé de la demander...

— Il faut que je vous présente à mademoiselle de Brélyon, » dit madame de Sachan, cherchant Audry du regard.

M. Auvrard suivit la direction de ses yeux.

L'émotion dont la jeune fille éprouvait encore le contre-coup prêtait à son teint un éclat inac-

coutumé, qu'on pouvait attribuer au plaisir ou à la vanité satisfaite. Elle était très entourée, et recevait en ce moment des compliments empressés.

« Connaît-elle sa situation de fortune ? demanda M. Auvrard à M. de Sachan après un moment de silence.

— Je ne la connais bien moi-même que depuis peu de jours, et j'ai hésité, je l'avoue, à lui parler d'affaires.

— Elle n'en prend donc point souci ? Il est assez singulier, à son âge, d'être aussi imprévoyante... Après tout, je ne devrais pas m'en étonner. L'imprévoyance est héréditaire dans la famille de son aïeule... »

Il s'inclina devant madame de Sachan, et, lui offrant le bras, traversa le salon avec elle.

M. de Pléon et Ludovic, entre lesquels semblait s'être élevé un nuage, causaient encore avec Audry, qui cherchait une occasion de quitter sa place et de rejoindre Berthe.

« Audry, dit madame de Sachan avec une froideur que la jeune fille remarquait pour la première fois chez elle ce soir-là, votre cousin, M. Auvrard, désire vous être présenté... M. Auvrard, mademoiselle de Brélyon... »

Elle quitta le bras du jeune homme, et, se tournant vers Raoul de Pléon :

« Venez donc, dit-elle, voir la fougère très rare et très précieuse que j'ai acclimatée ces temps derniers... Je vous sais amateur de plantes, ajouta-t-elle avec son plus gracieux sourire, et vos serres de Morville sont célèbres... Ludovic, on te demande cette petite barcarolle qui a eut tant de succès l'autre jour chez le général Lar-chez... »

Ayant ainsi éloigné, bien malgré eux, les deux jeunes gens dont l'assiduité auprès d'Audry lui était si désagréable, elle se retira, satisfaite, et M. Auvrard prit un des sièges restés libres aux côtés de la jeune fille.

Celle-ci, au mot de cousin, avait attaché sur lui des yeux pleins de surprise et de sympathie ; mais il ne se sentit pas le moins du monde attiré par ce regard confiant, presque joyeux.

« Madame de Sachan s'est trompée en m'attribuant l'honneur d'une parenté que je ne saurais revendiquer, dit-il d'un ton glacé. Madame Auvrard, votre grand-tante, est la seconde femme de mon père, et il n'y a entre elle et moi d'autre lien qu'une longue habitude d'affection... »

Audry, intimidée, ne sut que répondre. Elle connaissait d'ailleurs si peu ce qui concernait cette tante, sœur de son grand-père !

« Je ne m'attendais pas à vous être présenté ce soir, reprit-il avec une politesse ironique. J'ignorais d'abord que M. de Sachan reçût ses amis, et je ne croyais pas vous trouver dans ce salon lorsque je m'y suis laissé entraîner... »

— Je suis ici bien malgré moi, répondit la jeune fille, que ce reproche indirect toucha au

cœur. J'ai en vain répété à ma cousine que mon deuil devait me tenir éloignée de toute fête...

— Oh ! l'on a, de nos jours, tant de moyens d'ôter à ce sombre costume ce qu'il a de trop triste ! » dit M. Auvrard, jetant un regard moqueur sur les bijoux d'or et de corail noir dont la jeune fille était parée.

Audry se sentit blessée de cette hostilité qui, dès la première rencontre, allait jusqu'à l'impolitesse ; elle dédaigna de se défendre, et il reprit, s'inclinant avec raideur :

« J'ai eu le plaisir d'entrer tandis que vous chantiez encore... Vous avez une voix remarquable, et je comprends que vous saisiessiez les occasions qui se présentent de charmer un auditoire... »

Elle ne répondit rien, mais des larmes montèrent à ses yeux. Qu'avait-elle fait à cet inconnu pour qu'il la jugeât si mal et se montrât si froidement cruel ?

« Madame Auvrard habite-t-elle loin d'ici ? demanda-t-elle après un instant de silence.

— Elle est établie en Bretagne depuis son mariage... Vous n'entendiez donc jamais parler d'elle ? Madame de Brélyon poussait donc l'oubli de sa parenté jusqu'à ne jamais prononcer le nom de sa belle-sœur ? »

La jeune fille rougit.

« Je ne sais quelles raisons pouvait avoir ma grand-mère de ne point entretenir de relations avec sa famille, dit-elle avec un calme un peu affecté. Tout ce qui tenait au passé lui semblait douloureux, et je me serais reproché d'évoquer de tristes souvenirs.

— Ma mère (j'appelle toujours ainsi madame Auvrard) avait de justes raisons de se croire dédaignée et offensée. Cependant, elle ne refuse pas de s'occuper de vous, et désire vous connaître... Je repars demain matin ; mais auparavant, je dois avoir un entretien avec M. de Sachan... Si j'osais vous demander d'être matinale (peut-être n'en avez-vous point l'habitude ?...) je désirerais avoir aussi l'honneur de vous voir, afin de vous transmettre ce que ma mère m'a chargé de vous communiquer... »

— Je suis accoutumée à me lever de bonne heure, et je serai prête à entendre ce qu'il vous plaira de me dire... »

Elle se leva, le cœur serré sans savoir pourquoi, et cédant à un invincible besoin de rompre un entretien si singulier et si désagréable.

« Permettez-moi d'aller rejoindre ma cousine, dont j'ai été séparée une grande partie de la soirée, » dit-elle avec une douceur qui n'était pas sans dignité.

Il s'inclina profondément, sans faire aucun effort pour la retenir, et Audry se dirigea vers Berthe, qui affecta de ne pas la voir, et qui, un peu après, ne répondit même pas à l'offre qu'elle lui fit de l'aider à servir le thé.

La haute taille de M. Auvrard dominait celle de

la plupart des hommes rassemblés dans le salon. Chaque fois que le regard d'Audry se portait de son côté, elle rencontrait son œil gris, invariablement attaché sur elle.

Ce regard la glaçait, la froideur soudaine et inexplicable de Berthe lui causait une vive souffrance, et jamais, peut-être, elle ne sentit plus cruellement son isolement qu'au milieu de cette réunion joyeuse, qui devait lui laisser un si amer souvenir...

VII

Cette nuit-là, Audry ne dormit guère.

La famille s'était séparée aussitôt après le départ des invités; M. de Sachan semblait embarrassé et anxieux, sa femme était sèche et acerbé, et Berthe ne rendit point à Audry le baiser affectueux que celle-ci lui donna.

« Que leur ai-je donc fait ? se demandait sans cesse la pauvre enfant. Qui les a prévenus contre moi, et si soudainement ? Avant cette malheureuse soirée, ils semblaient tous m'aimer si sincèrement !... J'y ai assisté pour leur plaisir, je me suis laissé parler, j'ai chanté pour leur obéir... Que pouvais-je faire de plus ? J'ai même passé pour ingrate, pour insensible aux yeux de cet étranger, qui a été si dur pour moi... »

Elle s'assoupit aux premières lueurs de l'aube, mais ce ne fut pas pour longtemps. Sa montre marquait six heures quand elle s'éveilla. Elle était brisée, mais elle se leva pourtant, et se disposa à aller à l'église; elle avait vraiment besoin d'épancher ses inquiétudes, et, au milieu des variations incessantes de sa vie, de se réfugier dans le sein de l'Ami qui ne change point.

Il était presque étrange que cette jeune fille eût contracté, dans la vie mouvementée et sans suite qu'elle avait menée, les habitudes régulières d'une si douce et si ardente piété. Mais c'était vraiment une âme d'élite, à la fois souple et ferme, humble et fière, dont les aspirations étaient hautes, nobles, et qui avait compris de bonne heure le vide des choses terrestres.

Sa grand-mère avait un esprit à la fois léger et blasé, et l'excès même des distractions qu'elle recherchait avait rendu Audry plus sérieuse, plus désireuse de repos et de jouissances à la fois paisibles et élevées.

Quand elle rentra, après la messe, la maison dormait encore, et elle put songer à loisir à la conduite qu'elle devait tenir vis-à-vis de ses hôtes.

Ce qui s'était passé, elle l'ignorait, et elle était trop noble et trop candide même pour le soupçonner; mais enfin, quelque chose était venu changer les dispositions de ceux qui l'entouraient, et elle devait à sa dignité de ne pas prolonger davantage une situation qui devenait fautive.

Elle n'attendrait donc plus pour interroger M. de Sachan. Quoique cette initiative lui coûtât, elle lui demanderait le jour même si la loi lui avait désigné un tuteur, et ce qu'on voulait faire d'elle.

Quelque chose lui disait que son séjour dans cette maison touchait à sa fin. Elle avait été profondément affligée de la soudaine froideur qu'on lui avait témoignée la veille, elle éprouvait une amère surprise à constater qu'elle n'avait point de racines sur ce sol étranger; aussi songeait-elle à s'éloigner, et elle entrevoyait déjà un plan de vie qu'elle souhaitait ardemment voir approuver par ceux de qui elle dépendrait désormais.

Vers neuf heures, elle entendit du bruit dans la chambre de Berthe, qui était voisine de la sienne. Elle avait hâte de voir se dissiper le nuage qui, elle ne savait pourquoi, s'était élevé entre elle et sa cousine, et elle frappa aussitôt à la porte de celle-ci.

« Avez-vous bien dormi ? demanda-t-elle doucement, s'approchant pour embrasser Berthe.

— Dormi ! s'écria la jeune fille avec indignation. Comment aurais-je pu dormir après ce que vous avez fait hier !

— Moi ! qu'ai-je donc fait, ma pauvre chérie ? Je souffre, moi aussi, depuis hier, et je cherche vainement en quoi j'ai pu vous déplaire, à vous et à votre mère... »

Berthe, qui avait affecté de ne pas la regarder, se retourna et lui montra son visage pâle et irrité.

« Maman a bien raison ! s'écria-t-elle. Nous ne l'avions pas cru jusqu'à hier soir, mais vous êtes une coquette consommée ! Raoul de Pléon ne vous a pas quittée de la soirée, et vous saviez cependant, puisque j'avais été assez confiante, assez sotte pour vous le dire, que nos mères projetaient un mariage entre nous ! »

Audry devint mortellement pâle.

« Oh ! Berthe ! dit-elle d'une voix tremblante, quelle horrible accusation !... J'ai essayé de vous rejoindre hier au soir, vous m'avez fuie... Je n'ai pas remarqué que personne s'occupât de moi... J'avais le cœur si profondément ulcéré de me trouver, en grand deuil, dans une réunion joyeuse !

— Ah ! vraiment ? Et croyez-vous aussi que maman n'ait pas vu... Mais non ! Je ne puis pas vous faire de reproches, vous êtes chez nous, et je dois me contenter de pleurer comme je l'ai fait toute la nuit, et d'être très, très malheureuse ! »

Et Berthe éclata en sanglots.

Audry la serra dans ses bras et la força à s'asseoir près d'elle.

« Vous vous méprenez cruellement, dit-elle d'un ton douloureux. Je pense si peu à vous enlever votre fiancé que je voulais tout à l'heure remercier vos chers parents de leur hospitalité, et leur dire qu'elle a duré assez longtemps... »

Berthe se recula vivement et la regarda en face.

Le visage d'Audry exprimait sans doute un mélange de chagrin et de sincérité, car sa cousine en fut frappée, malgré sa légèreté.

« Nous quitter! dit-elle d'un ton radouci. Et où iriez-vous? »

— Il y a des asiles pour les filles sans mère... Je serais heureuse de me retirer dans un couvent.

— Dans un couvent! répéta Berthe avec effroi, ah! ce serait trop vous punir! Promettez-moi seulement de ne pas épouser Raoul... D'abord, ce serait très mal pour ce pauvre Ludovic... »

Audry parut tellement surprise que Berthe ne put s'empêcher de sourire.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi? Est-ce que vous n'avez pas remarqué que Ludovic s'occupe de vous et vous trouve charmante? D'abord maman semblait trouver tout cela très bien, et puis, je ne sais pourquoi, elle s'est fâchée hier... Mais ne pleurez pas, voyons! Ce n'est pas votre faute! Promettez-moi seulement de ne pas me prendre mon futur! »

— Et comment cette promesse suffirait-elle à vous tranquilliser, répliqua Audry, essayant ses larmes, si vous me croyez assez vile pour traverser les projets de vos parents, si bons, si affectueux pour moi jusqu'à ce jour?... Vous voyez bien qu'il faut que je parte; ce que vous venez de dire m'y déciderait... Ne croyez pas qu'un couvent m'effraie; je ne songe pas à me faire religieuse, quoique j'admire celles qui sont appelées à l'être et que j'envie sincèrement leur sort; mais ces tranquilles murailles s'ouvrent parfois pour les femmes du monde, et j'y peux jouir d'une liberté suffisante, et d'une paix dont j'ai un bien grand, un bien vif besoin! »

Les larmes qui coulaient des yeux d'Audry malgré ses efforts pour les retenir achevèrent de toucher le cœur de Berthe. Avec sa mobilité ordinaire, elle se jeta au cou de la pauvre fille, lui demanda mille fois pardon, et finit par sangloter en déclarant qu'elle avait horreur d'elle-même et de sa dureté.

« Ainsi, vous ne me croyez plus vile et ingrate? dit Audry, soulagée, en lui rendant ses caresses.

— Non, non, c'est moi qui suis ingrate et méchante! Dites que vous me pardonnez!

— De tout mon cœur! » répondit la jeune fille, l'embrassant tendrement.

Cette scène de réconciliation, vraiment douce au cœur d'Audry, fut en ce moment interrompue.

La femme de chambre venait avertir mademoiselle de Brélyon que M. de Sachan la priait de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien dans son cabinet.

Audry devint pâle.

« Qu'est-ce que papa peut avoir à vous dire? Je vais avec vous! dit Berthe résolument.

— Monsieur n'est pas seul, fit observer la

femme de chambre; le monsieur étranger qui est venu hier soir se trouve avec lui. »

Les sourcils de Berthe se soulevèrent dans un paroxysme d'étonnement.

« Quoi! votre cousin? Ma chère, il vient vous demander en mariage... Ne l'épousez pas, au moins! Il est effrayant, et il m'a fait, hier, l'effet d'un trouble-fête!

— Il n'est pas mon cousin, mais seulement le beau-fils de ma tante... Et il ne songe pas à m'épouser, soyez-en sûre! » ajouta Audry, se souvenant avec amertume des manières agressives de M. Auvrard.

Elle se disposait à sortir, mais elle se ravisa, et, se tournant vers Berthe avec un peu d'hésitation :

« Savez-vous pourquoi il est venu et ce qu'il a dit à votre père hier au soir? demanda-t-elle presque bas.

— Moi? Je ne suis jamais au courant des secrets, quand il y en a, et mes parents ne m'admettent pas à l'honneur de leurs confidences, » répondit Berthe en haussant les épaules.

Et Audry, le cœur battant d'anxiété, entra dans le cabinet de M. de Sachan.

VIII

C'était une chambre assez vaste, ornée de tentures sombres, et renfermant un grand bureau et une bibliothèque immense. Des panoplies et quelques tableaux lui ôtaient un peu de son aspect austère, et des sièges confortables étaient rassemblés çà et là sur un épais tapis de Smyrne.

La veille, cette chambre avait été ouverte aux invités, et dans un coin, l'on voyait encore une table à jeu sur laquelle étaient éparpillés des jetons et des cartes, avec des bougies à demi consumées.

M. Auvrard était assis dans un fauteuil, tournant le dos à la fenêtre. Il se leva en voyant entrer Audry, et la salua cérémonieusement, tandis que M. de Sachan, allant au-devant d'elle, lui prenait les mains, et lui demandait de ses nouvelles d'un ton affectueux, mais où perçait quelque embarras.

Il la conduisit à un siège, regarda M. Auvrard comme s'il avait espéré se décharger sur lui d'une communication désagréable, puis toussa à deux ou trois reprises.

M. Auvrard resta impassible.

« Vous avez voulu me parler? dit Audry avec un calme apparent, bien qu'elle sentit une cruelle angoisse. Moi-même je désirais savoir de vous quelle est et quelle sera désormais ma situation... Vous avez été très bon pour moi... Je n'oublierai jamais comment vous m'avez soutenue et recueillie dans ma désolation... Mais je ne puis abuser de votre hospitalité... »

Elle dut s'interrompre, sa gorge se serrait douloureusement. La veille encore, elle avait l'espérance implicite d'être emmenée en Normandie et de continuer à faire partie de cette famille!...

« Mon enfant, dit M. de Sachan, essuyant la sueur qui perlait à ses tempes, vous n'avez pas à craindre d'abuser de notre hospitalité... pas plus que de notre affection, qui est très réelle... Depuis que vous êtes près de nous, je me suis occupé de vos affaires, et si je ne vous en ai pas encore parlé, c'est que j'acquiesçais chaque jour la conviction qu'elles sont embarrassées... très embarrassées... Je voulais prolonger du moins votre quiétude jusqu'au moment où il deviendrait impossible de différer cette communication... Il faut que vous le sachiez, ma pauvre cousine, votre grand'mère, qui était d'ailleurs une femme pleine de cœur et de bonté, n'était point organisée pour les affaires... Elle-même était loin de se douter que ses emprunts montaient chaque jour et qu'ils avaient atteint un chiffre effrayant... Les propriétés sont hypothéquées au-delà de leur valeur, et l'on craint que, les dettes payées, il ne vous reste que... qu'une somme bien insignifiante... »

Audry ne se rendit pas bien compte de la terrible signification de ces paroles. Il est difficile à une personne qui a toujours vécu largement, de se représenter ce qu'est la pauvreté. Sa grand'mère s'était souvent plainte d'éprouver des embarras d'argent; mais, en ce cas, il lui suffisait d'écrire une ou deux lettres d'affaires pour retrouver sa quiétude et sa gaieté. À l'âge d'Audry, d'ailleurs, les pertes matérielles semblent, de loin du moins, faciles à supporter; les yeux ne s'ouvrent que devant les conséquences immédiates des épreuves de ce genre.

Elle ne s'émut donc pas autant que le craignait M. de Sachan, et attachant sur lui ses beaux yeux candides :

« Me restera-t-il assez pour subvenir à mes besoins, que je puis d'ailleurs réduire considérablement? demanda-t-elle.

— Hélas!... je veux l'espérer. Mais votre grand-père n'avait pas de fortune, vos parents dépendaient de madame de Brélyon, et les affaires de celle-ci étaient arrangées de telle sorte qu'elle avait la disposition absolue de son bien. »

Ces mots effrayèrent un peu la jeune fille, mais elle secoua la tête et reprit bravement :

« Eh bien! je travaillerai! »

M. Auvrard haussa imperceptiblement les épaules.

« Travailler? répéta-t-il froidement. Que savez-vous faire? »

Il l'intimidait plus encore que la veille; mais elle essaya de dominer cette impression, et répondit :

« Je donnerai des leçons.

— Possédez-vous un brevet d'institutrice? »

Elle rougit, et fit un signe négatif.

« Alors, vous ne pourrez enseigner, car on vous préférera une personne munie d'un brevet, et il n'en manque point à notre époque.

— Mais je puis donner des leçons de musique!

— Vivre seule et courir le cachet à votre âge! C'est une autre impossibilité.

— Les personnes à qui la loi donne le droit de vous protéger ne sauraient vous exposer, jeune comme vous l'êtes, à un genre de vie si pénible, ajouta M. de Sachan d'un ton affectueux.

— Les personnes auxquelles la loi donne le droit de me protéger!... répéta lentement Audry. Et quelles sont ces personnes?

— Votre tutelle va être confiée à ma mère, répondit M. Auvrard, et elle a à un trop haut degré le sentiment de ses devoirs pour ne pas remplir scrupuleusement la tâche qui lui incombera envers vous. »

Sa mère!... La mère de cet homme, froid et ironique! Une parente dont sa grand'mère ne lui avait jamais parlé, et qui entretenait peut-être même une vieille et tenace rancune contre sa morte regrettée!...

Elle joignit les mains avec angoisse, et se tourna vers M. de Sachan.

« Je ne voudrais... oh! non, je ne voudrais être à charge à personnel... Il n'est pas possible qu'on ne trouve pas quelque travail à une personne jeune et forte, et désireuse, ah! si désireuse de gagner sa vie! Je puis élever de jeunes enfants... Je puis être dame de compagnie... » Et puis, peut-être me restera-t-il assez d'argent pour payer ma chambre dans un couvent bien modeste, où je ne gênerai, où je n'importunerai personne, et où je pleurerai en paix la seule parente qui m'ait aimée! »

Les pleurs qui couvraient son visage la rendaient si touchante, que M. de Sachan ressentit une violente émotion.

« Je voudrais vous garder près de nous... Oui, je le voudrais sincèrement... Mais, je ne suis pas votre parent le plus proche, et votre grand'tante réclame votre tutelle... »

— Ma mère n'a jamais reculé devant un devoir, dit M. Auvrard, et dès qu'elle a appris la perte que vous avez faite, elle a résolu de remplir envers vous ses obligations de parenté... Je l'ai vivement encouragée dans ce dessein... Vous ne sauriez d'ailleurs éprouver contre elle d'antipathie personnelle, et les préventions que vous a sans doute inspirées madame de Brélyon...

— Ma grand'mère était trop douce pour m'inspirer d'amertume contre personne! dit vivement Audry. Mais ne dites-vous pas vous-même que je représenterai aux yeux de madame Auvrard un devoir, une obligation?

— Elle s'attachera à vous, si vous êtes digne de son affection, » répondit-il, détournant la tête, peut-être pour ne pas voir ce visage anxieux et suppliant.

Audry garda un moment le silence... Et si ce

moment fut cruel pour son pauvre cœur, il pesa presque aussi lourdement sur les deux hommes témoins de sa douleur.

« Votre mère me permettra peut-être de travailler? reprit-elle, s'adressant à M. Auvrard avec une angoisse contenue.

— N'y comptez pas, répondit-il sans la regarder. Moi-même je m'y opposerais dans la mesure de mon influence... Mon père s'était ruiné; c'est à madame Auvrard que je dois mon éducation et par suite ma position; il ne sera pas dit qu'alors que j'ai accepté son aide, elle laissera travailler une jeune fille de sa parenté.

Audry se tourna vers M. de Sachan.

« Est-on donc obligé d'obéir d'une manière absolue à une tutrice? » demanda-t-elle avec une sorte de désespoir.

M. de Sachan lui prit les mains avec une compassion sincère, et fit, sans pouvoir parler, un signe affirmatif.

Audry retira doucement ses mains, et ferma les yeux une minute, comme accablée de tout ce qu'elle venait d'entendre; puis levant sur M. Auvrard un regard raffermi :

« Alors, dit-elle d'une voix qu'elle rendit calme à force de volonté, dites-moi ce que ma tante désire de moi... »

Il se leva brusquement et fit quelques pas dans la chambre.

« Toutes ces affaires ne sont pas encore réglées d'une manière définitive, dit M. de Sachan. Votre tante vous fera venir auprès d'elle, mais en attendant, vous prolongerez votre séjour chez nous, etc... »

— Non, cela me semble impossible, interrompit vivement M. Auvrard. Il n'est pas douteux que ma mère ne soit investie de la tutelle de mademoiselle de Brélyon, et en attendant les

dernières formalités, il est préférable qu'elle s'accoutume à sa nouvelle vie... Ma mère habite une petite ville, elle est âgée, d'une santé délicate, et sa maison paraîtrait d'autant plus triste qu'on aurait vécu plus longtemps dans un milieu jeune et animé... D'ici à deux ou trois jours, il y aura une occasion sûre, et mademoiselle de Brélyon voudra bien avoir la bonté de se préparer au voyage...

— Cela vaut mieux, en effet, » dit Audry courageusement.

M. Auvrard tira sa montre.

« Il faut que je parte, dit-il, et je n'ai que le temps d'écrire à ma mère...

— Mettez-vous là, à mon bureau, vous perdrez moins de temps, dit M. de Sachan, disposant rapidement ce qui était nécessaire pour écrire. Et vous, chère petite, allez trouver la pauvre Berthe, et adoucir le chagrin qu'elle aura de vous perdre. »

Audry fit quelques pas vers la porte, puis, se retournant et s'adressant à M. Auvrard :

« Ne pensez-vous pas que je doive écrire quelques mots à votre mère? dit-elle avec douceur.

— Si vous le voulez, répondit-il, » s'éloignant du bureau pour lui laisser la place.

Elle ne s'assit point. Se penchant sur la lourde table de chêne, elle traça d'une écriture rapide quelques lignes émues et troublées.

M. Auvrard la pria d'un ton cérémonieux de cacheter sa petite lettre; puis elle s'inclina et, traversant le bureau d'un pas rapide, alla s'enfermer dans sa chambre pour y laisser couler les pleurs qu'elle avait refoulés pendant cette entrevue.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro).

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BISQUE AUX CRABES OU HISQUE NORMANDE

Faites cuire une vingtaine de petits crabes, dits *poupards*, avec des carottes et des oignons; au bout de vingt minutes, retirez-les et laissez-les refroidir dans leur cuisson, en les ôtant de la casserole de cuire.

Égouttez-les et pilez-les tout entiers; ajoutez-y deux bonnes cuillerées de riz, cuit préalablement: passez au tamis, ajoutez autant de bouillon qu'il est nécessaire pour un potage. Chauffez et servez.

COURT-BOUILLON DE CONSERVE

Faites bouillir pendant deux heures, du vin blanc ou rouge avec oignons, carottes en tranches, bouquet garni, clous de girofle, laurier, thym et gros poivre.

Vous passez le court-bouillon et vous le conservez dans des bouteilles bien bouchées. A chaque fois que vous vous en servez, vous ajoutez du vin (du vin de Madère surtout) et un peu d'eau-de-vie; il s'améliore en vieillissant. On y fait cuire un poisson de mer ou d'eau douce; on

peut s'en servir pour conserver du poisson cuit, et qu'on n'a pas employé en une seule fois. Il faut alors verser le court-bouillon dans un vase à ouverture étroite, y mettre le poisson, verser sur le liquide une couche légère de bonne huile, et boucher exactement.

GATEAU DE RIZ ET DE VOLAILLE

Prenez un plat qui aille au feu, garnissez-en le fond d'une couche de riz crevé et bien assaisonné, placez au-dessus des restes de volaille, proprement découpés, couvrez d'une nouvelle couche de riz. Faites cuire très doucement au four.

LA FEUILLE

Si la feuille pouvait conter
Ce qu'elle voit sous les ombrages,
Elle aurait de quoi nous dicter
Un long volume en bien des pages.

De ce livre aux tons si divers
La Vie et la Mort est le titre;
Il se résume dans ces vers
En un court et triste chapitre :

Lorsque la feuille s'éveillait
De son bourgeon à peine éclosé,
Sur sa nourrice sommeillait
Un bel enfant, tout blanc, tout rose ;

Lorsqu'elle frémissait au vent,
Balancée à la branche frêle,
Un jeune espiègle bien souvent
Grimpait pour causer avec elle ;

Et quand unie avec ses sœurs,
Elle étendit l'ombrage immense,
Des gros secrets pleins de douceurs
Elle reçut la confiance ;

Elle vit l'automne et ses fruits,
Les gais enfants avec les mères,
Les vacances, les jeux, les bruits
Et tous les bonheurs éphémères ;

Elle vit l'hiver enchaîner
La sève ; et, plus glacé qu'un marbre,
Un vieillard mourant se trainer ;
Et la feuille tomba de l'arbre !

Mais le printemps reverdira ;
Le foyer froid cache la flamme ;
Et cette feuille revivra...
Comme au ciel revivra notre âme !

J. LEISSUS.

REVUE MUSICALE

De la déchéance de l'art dramatique, à propos des libretti d'*Hérodiade*, du *Saïs* et de la *Taverne des Trabans*. — Ses causes. — Les grands concerts à suivre. — Variétés.

Que penseraient nos lectrices, si *Maria*, leur cordon bleu, après avoir déposé sur leur table un mets du plus séduisant aspect, arrêta leur bras au moment où, armées de la classique fourchette, elles s'apprêteraient à y porter la dent?

« Que signifie?... diraient-elles à l'insolente!

— Ah! madame! gardez-vous d'y goûter!... C'est un plat à la mode, il fait fureur; mais ce plat... eh! bien... c'est... c'est un poison!

— Ah! mon Dieu! au secours! emportez-moi cela bien vite! » s'écrieraient nos tremblantes lectrices; et elles auraient certainement raison.

Eh bien! nous sommes aujourd'hui, en notre qualité de *cordons bleus* musicaux, dans la situation de *Maria*! Seulement, nous autorisant de la modestie de notre comparaison pour ne pas imiter le *Vatel* en cotillon, nous ne servirons décidément à nos abonnées, ni comme entrée, ni comme entremets, le vénérable amalgame foriné par les derniers ouvrages lyriques, représentés depuis quelque temps.

Les mères prudentes jugeront si nous devons provoquer chez les jeunes mères de l'avenir, le désir de connaître des œuvres musicales où la religion est tournée en ridicule dans la personne de ses ministres, et attirer leur attention sur celles qui, comme le *Saïs*, ont une certaine valeur artistique, mais cachent sous le charme d'une poésie tout orientale, le venin distillé sous ses formes les plus attrayantes.

Ne serait-ce pas le cas, au contraire, de jeter un coup d'œil, nécessairement rapide, sur les causes de cette décadence de l'art dramatique au point de vue de la morale, du talent et de l'esprit. Le mercantilisme, qui de nos jours tend à envahir toutes les sphères, doit être considéré comme une des causes de cet abaissement.

On oublie trop que le théâtre exerce une influence immense sur les populations, car le théâtre, c'est la morale ou l'immoralité mises en action. C'est l'histoire ou c'est le roman qui marchent, chantent, rient ou pleurent, sur une scène éclairée de mille flambeaux. Pour un grand nombre d'individus, c'est le drame qui fait tout oublier: affaires, chagrins, souffrances, misères.

C'est le banquet offert à tous les appétits, la table où le pauvre coudoie le riche, où le gant blanc et la main calleuse, la robe de soie et le sarreau d'indienne, le madras et le cachemire, se confondent et frémissent ensemble. Le théâtre, c'est l'égalité devant l'émotion, devant l'enthousiasme, devant le succès.

Lisez à un auditoire quelconque, obtus ou intelligent, ignorant ou instruit, un roman, une comédie, un poème des plus intéressants, il s'endormira à la vingtième page. Placez-le dans une salle de spectacle où se joueront les pièces les plus médiocres, il s'animera, s'exaltera, vivra.

Le théâtre, c'est l'idée devenue corps. Avant de la comprendre on la voit, on la touche. Elle nous saisit par les yeux, par la sensation, par la pensée. Elle se grave en notre mémoire, elle nous poursuit et nous domine.

Donc l'influence exercée par le théâtre est grande et manifeste. Au lieu d'en faire si souvent une école de scandale qui rapporte beaucoup de rentes, que les auteurs en fassent un enseignement populaire, qui élève et moralise, sans cesser de plaire et d'intéresser.

Il faut qu'une douce et saine philosophie sorte des violences du drame, si c'est un drame qu'on représente; des finesses de la comédie ou des facéties du vaudeville, si l'on joue une comédie ou un vaudeville. Il faut que le public trouve dans la pièce dont il emporte le souvenir, une leçon qui l'émeuve, le frappe, le saisisse; — une leçon qui ne lui sera pas récitée comme ferait un pédagogue à des écoliers, mais qui se déduira elle-même des faits, se serrera aux approches du dénouement, et se complètera par l'épilogue.

Ceci ne s'applique pas uniquement aux scènes lyriques, qui jusqu'à présent, au contraire, avaient en quelque sorte résisté à la contagion qui s'étend à presque tous les théâtres d'un autre genre. Nous devons même ajouter que la direction de notre Académie Nationale de musique a fait preuve de tact et de saine raison, en n'acceptant pas, non *l'Hérodiade* de M. Massenet qui est une œuvre de grande valeur, mais la pièce arrangée par MM. Milliet et Grémont, sur laquelle il eut mieux fait peut-être, de ne pas prodiguer les inspirations de sa muse originale et féconde. Il devait bien savoir qu'en transportant au théâtre des

sujets bibliques et des personnages religieux, beaucoup de gens verraient une profanation des choses saintes dans leur accouplement avec les idées et les mœurs d'une époque, où l'on fait profession de dévergondage et d'athéisme.

Le Théâtre-Français, comme l'Opéra, s'est jusqu'à présent à peu près maintenu au-dessus de cette marée montante, mais qu'il prenne garde!

Les mêmes craintes doivent être signalées à l'éminent directeur de Favart, qui en acceptant la pièce de M. Erckmann-Chatrian n'a pas songé que peut-être il froisserait une grande partie de son public, par l'odieux ridicule dont l'auteur a couvert le rôle de l'ermite, de l'homme de Dieu!

Nous ne dirons donc pas un mot de ces ouvrages et nous souhaiterions que tous les critiques de la presse française sérieuse suivissent notre exemple. L'insuccès mérité de ces élucubrations malsaines, ferait bientôt remonter notre art dramatique à un niveau qui lui permettrait de régénérer les foules, au lieu de les corrompre en flattant leurs mauvais instincts.

C'est à la création du roman-feuilleton qu'il faut attribuer cette déchéance d'un art élevé si haut par Racine, Corneille, Molière, Hugo,....etc.; pour ne citer que les plus illustres et les plus populaires.

En effet, la presse, devenue valétudinaire, que fallait-il inventer pour la vivifier et la rajeunir?

On imagina le feuilleton, — puissant topique, dont l'effet fut miraculeux. — Il pénétra partout. Vous le trouvez dans la loge de la portière, dans la mansarde de l'ouvrier, dans la boutique du marchand, sur le bureau de l'agent de change, sur la table de nuit du ministre et dans le pupitre de l'écolier. Il a droit de souveraineté. Il règne en maître. Il est la fortune du journal et le pain quotidien de l'abonné. — Le roman-feuilleton a passé dans nos mœurs.

Disons quelques mots de la manière dont on le fait et de l'influence qu'il exerce.

Tout s'enchaîne dans la vie. Si l'on remonte au principe des choses, on est tout étonné de découvrir que l'idée d'un spéculateur ou la fantaisie d'un artiste est arrivée, par voies progressives, à changer les goûts de tout un peuple. Dès que la littérature faisait invasion dans le domaine du journalisme, les littérateurs devaient abandonner toute idée philosophique et tout esprit d'examen. Il fallait servir aux abonnés des mets friands! Il fallait l'amuser et non l'instruire! — En trouvant un refuge pour leurs ouvrages dans les colonnes des journaux, les auteurs en recueillirent deux avantages : beaucoup de popularité et beaucoup d'argent. Ceci valait bien un sacrifice. Ils se sacrifièrent héroïquement! Tel homme dont les graves aperçus l'eussent entraîné dans la voie de l'analyse et de l'observation, fit prendre à sa plume des allures gaillardes et cavalières. Tel autre dont le style élevé se serait fait admirer dans un livre sérieusement historique,

habilla de phrases sonores des événements invraisemblables. A l'océan de lecteurs qui grossissait incessamment, il fallait un flux et un reflux d'émotions. Les auteurs se multiplièrent à l'infini : on en vit sortir de tous les pavés, arriver de toutes les provinces. La réclame et l'annonce, ces deux araignées infatigables, tendirent si habilement et si pompeusement leurs toiles, que tous les moucheron s'y laissèrent prendre. Le roman-feuilleton devint une des nécessités de la vie, le dada qui, selon l'idée vraie de Stern, « tient le milieu entre la monomanie et la passion. » La littérature, sauf quelques belles exceptions, cessait d'être une étude intéressante, morale et philosophique des mœurs d'une époque. Faisant argent de tout, elle perdit la conscience de sa mission, et pervertit le goût du public. Elle devait être un enseignement, elle devint une spéculation. Enfin l'intelligence, d'où devrait jaillir toute lumière, ne fut plus qu'un foyer destiné à faire bouillir la marmite.

Cependant, quelques esprits supérieurs surent maintenir leur barque haute et droite sur l'écume de ce flot troublé. — Honneur à eux. Ils ont compris que le génie était comme le soleil, pour faire la lumière et non la nuit; pour éclairer, non pour éblouir.

Ainsi, la forme, sans laquelle nulle œuvre ne résiste au temps, le sens moral, la recherche de la vérité, enfin, l'ensemble et la logique, tout manquait aux ouvrages modernes, qui moyennant un sou, dépensé chaque matin, affluaient dans le pays pour y répandre, soi-disant, l'instruction et le progrès.

Le public n'y regarda pas de si près; il s'habitua peu à peu à cette nourriture funeste et n'en voulut plus d'autre.

Le théâtre n'échappa point à cette influence malsaine : Pénétrés de la conviction que les œuvres dramatiques n'ont de valeur qu'en raison de l'argent qu'elles rapportent, les auteurs durent entrer dans le goût du public, le flatter, l'amuser et surtout le faire rire; non de ce rire intelligent qu'éveillaient les sublimes railleries de Molière, non de cette fine gaieté qu'inspiraient les spirituelles boutades de Beaumarchais, mais de ces facéties triviales qu'enfante la bêtise en délire; grivoiseries de bas étage, ramassées aux coins des carrefours! — L'art fut remplacé par les ficelles, les honnêtes colonels de M. Scribe s'enfuirent devant les modernes Mercadets. Des hauteurs de la grande tragédie on descendit aux effets épileptiques. Les comédiens firent place aux grotesques. Il ne fallait plus plaire par l'esprit, le bon ton, le naturel, l'originalité; il fallait ébouriffer son auditoire par une trompette en guise de nez, par des cris inconnus, des gestes de batteur d'estrade et toutes les hardiesses de langage imitées du feuilleton à cinq centimes!

Nous le répétons, le théâtre de la Comédie-Française, ainsi que nos premières scènes lyri-

ques, échappèrent à ce naufrage de toutes les idées saines et morales. Ils surent conserver les traditions de bon goût, les gaités de bon aloi. Mais aujourd'hui qu'il s'en trouve dans ce nombre, déjà si restreint, qui semblent dévier du droit chemin, ne nous est-il pas permis de protester, de crier : gare ! avant qu'ils n'aillent rouler dans l'ornière commune ?

Déjà, dans la presse, de courageux critiques nous ont devancés ; nous venons après eux, espérons que d'autres nous suivront.

Voilà pourquoi nous ne nous occuperons ni d'*Hérodiade*, ni du *Sais*, ni de la *Taverne des Trabans*, comptant sur la *Françoise de Rimini* de M. A. Thomas, pour nous faire absoudre de cette détermination.

Les mères nous absolvont déjà, car plusieurs ont été consultées par nous. C'est surtout à elles que s'adresse notre *revue* de ce mois. Quant à nos jeunes lectrices qui auraient la pensée de nous reprocher la gravité de cet article, nous les prions de se souvenir qu'en revanche, celui de février avait des allures quelque peu *folichonnes*.

Ainsi donc, au lieu d'aller voir les *Trabans*, allez, mesdemoiselles, entendre, admirablement exécutées, les pages célèbres de nos maîtres classiques et modernes, aux théâtres du Château-

d'Eau et du Châtelet, au Cirque d'Hiver et au Cirque d'Été, sous la direction si remarquable de MM. Lamoureux, Colonne, Pasdeloup et Broustet. Vous y trouverez des artistes de premier ordre, telles que mademoiselle Emma Thursby, qui vous chantera les plus jolis airs de *Jean de Nivelle*, et des morceaux classiques d'un style de haute école. Et puis, dès que la partition d'*Hérodiade* paraîtra transcrite pour *piano seul*, voire même celle du *Sais*, il vous sera facile de prendre connaissance de ces nouveautés de la saison, sans vous exposer aux dissolvantes réalités que renferment leurs libretti.

..

Une récente mélodie de Faure, intitulée : *Comment disaient-ils ?* vient de paraître au *Ménestrel*. Nous ne saurions mieux terminer qu'en la signalant comme une gracieuse et poétique inspiration.

Une intéressante nouvelle. « La reine Victoria a confié à Gounod le soin d'écrire une *Marche nuptiale*, pour la cérémonie religieuse du mariage de son fils, le duc d'Albany, avec la sœur de la reine de Hollande. Cette union sera bénie dans la chapelle du château de Windsor. »

(Journal le Times.)

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

MADAME R... A JEANNE

MADemoiselle JEANNE

Oui, vraiment, c'est bien le timbre de notre petite ville que vous voyez sur l'enveloppe de cette lettre ; mais ce n'est pas l'écriture de Florence.

Si vous étiez romanesque ou romantique, vous fèveriez tout d'abord les yeux au plafond, l'on ne voit guère d'autre ciel à Paris ; vous pâliriez, vous porteriez la main à votre cœur en vous écriant :

« Grand Dieu ! Qu'est-il arrivé ? »

Heureusement, vous n'êtes ni romanesque ni romantique ; et, avant de vous évanouir, vous voudrez au moins savoir s'il y a lieu.

Rassurez-vous : il n'y a point lieu ; Florence dont l'écriture est aujourd'hui remplacée par la mienne, Florence n'est ni morte, ni mourante, ni malade, ni même souffrante, si peu que ce soit...

à moins que le mal de chemin de fer ne l'ait subitement prise, car il existe comme le mal de rivière, comme le mal de mer ; et, si vous y êtes sujette, je vous indiquerai un palliatif.

Oui, mademoiselle, Florence voyage ! et cela, sans la permission du *Journal des Demoiselles*... qui la lui aurait peut-être refusée, surtout si l'Administration avait prévu qu'il la remplacerait aujourd'hui.

En effet, je ne sais pas arrondir une période et j'ignore les artifices de langage. Que voulez-vous, la vie est si courte, le temps va si vite, il y a tant de choses indispensables à faire en ce monde qu'on vient rarement à bout d'embrasser à la fois, le luxe et le nécessaire, l'agréable et l'utile ! Certaines personnes, même, sont fatalement vouées à l'un ou à l'autre ; la nature prodit les oiseaux chanteurs, comme le rossignol

qui ne sait pas faire autre chose, et les animaux travailleurs comme le castor, qui nait maçon ! La même prairie renferme la cigale qui chante et la fourmi qui amasse ! tel arbre, comme l'althea, porte de belles fleurs et des fruits inutiles ; tel autre, comme le hêtre, produit un précieux fruit, après une fleur qui n'en est pas une !

Je suis de l'espèce fourmi, castor, hêtre, mademoiselle Jeanne... de nos jours, on appelle une femme ainsi douée « femme pratique » n'est-ce pas ?

Cela sonne mal aux oreilles mondaines, et certaines femmes, bonnes ménagères en secret, affectent une ignorance de pensionnaire en fait de pot-au-feu. D'autres, en possession de cette ignorance réelle, distingueraient à peine une toile de chanvre d'une toile de lin.

Elles ne sont point pratiques ; c'est mal porté !

Mais alors elles deviennent rayon, rosée, vapeur, parfum, éther ?...

Ah ! bien oui ! ce serait logique, j'en conviens ; mais la logique et les errements actuels n'ont rien de commun.

Elles deviennent... positives !

Pas « pratiques » et « positives » dites-moi si vous y comprenez rien ?... C'est pourtant ainsi, mademoiselle Jeanne.

Parfois, je me vois prise en pitié par des femmes pas pratiques dont les domestiques gouvernent la maison, et dont la mode et le caprice gouvernent la conduite. Elles gaspillent l'argent, la santé, le temps, mais d'une manière élégante et « pour faire comme tout le monde » ce qui est la suprême loi, paraît-il, sans songer qu'il leur faudra rendre compte de toutes ces choses à celui qui les leur a confiées... Elles ridiculisent la tenue modeste de ma maison et l'équilibre que j'y maintiens entre le Doit et l'Avoir. Mon Dieu ! que je leur semble mesquine et terre à terre « pratique » enfin, puisqu'il faut appeler un chat un chat !

Je prends bientôt ma revanche en mon for intérieur quand je les vois aux prises avec les grands devoirs et les tâches élevées, en face des sacrifices et des abnégations : balance en mains elles mesurent les sentiments et les intérêts ; ceux-ci l'emportent : foin de la sensiblerie ! Habitues à manier le scalpel sans s'émouvoir, elles dissèquent la vie, elles en mettent l'ossature à nu, le squelette en évidence, et tout cela se résume en deux choses : jouir aujourd'hui par l'orgueil et la matière ; assurer l'avenir dans la matière et l'orgueil.

Assurer l'avenir !

Si ce n'était pas poignant, ce serait grotesque, n'est-ce pas, mademoiselle Jeanne ? Voyez-vous le fétu de paille assurer son avenir contre l'ouragan ? le flocon de neige se prémunir contre les ardeurs d'avril ?

Et pour assurer l'avenir de leurs enfants, elles commencent par leur dessécher le cœur : Arrière

les illusions du jeune âge ! les candeurs, les enthousiasmes, les immolations de l'amitié ! arrière l'amour désintéressé qui s'abreuve de rosée, qui se nourrit de flamme et qui élève le cœur en haut parce qu'il impose le travail et les renoncements !

« Mon fils, le dieu du jour, c'est l'or. Il en faut, il en faut, il en faut ! parce que les estomacs d'aujourd'hui ont d'insatiables faims, et que les viandes convoitées coûtent cher. Or, l'estomac commande maintenant ; le cœur est destitué. Aime donc avec ton estomac, c'est-à-dire avec les appétits nouveaux... conclusion : »

« Epouse... »

Vous attendez un nom de femme, un portrait, un profil ?...

Allons donc ! c'est un chiffre qui vient.

« Ma fille, qui t'a parlé des âmes sœurs, de la chaumière classique et du cœur ? rococo !... Est-ce avec de l'amour, de l'union, de l'idéal qu'on s'enrichit ?... Or, pas de richesse, pas de bonheur. Si quelque chose fait toc toc dans ta poitrine, si quelque rêve hante ton cerveau, moque-toi du rêve, arrête le battement tout net, et sous le regard de Dieu, au pied de l'autel ne te rends pas à moins de... »

Encore un chiffre.

Les expressions sont moins crues, mademoiselle Jeanne ; mais les idées le sont davantage.

Eh ! bien, vrai : mon infériorité de « femme pratique » me laisse, à moi, des ailes au cœur et à l'imagination. Leur libre essor est même beaucoup aidé par cette infériorité... savoir compter avec l'inutile, cela permet de dépenser beaucoup pour le véritable utile, c'est-à-dire la charité, les jouissances de l'âme et celles de l'intelligence ! analyser, régler la vie dans le sens « pratique » c'est la simplifier et vraiment c'est plus facile qu'on ne le croit !

Je ne suis ni littéraire, ni savante, ni mondaine, cela se voit de reste. Je n'irai chercher ni loin ni haut mes exemples et mes comparaisons ; je les prends à portée de ma main tout bonnement, dussiez-vous en sourire, car je pense que les infiniment petits peuvent entrer en parallèle avec les infiniment grands. Quelqu'un n'a-t-il pas dit : « Tout est dans tout ».

Ainsi, mademoiselle Jeanne, si vous me demandez des exemples de « simplifications » je ne me lancerai pas dans des démonstrations d'ensemble ; ce serait trop fort pour moi ; je prendrai au hasard la première petite chose venue ; et tenez, elle s'offre d'elle-même sous la forme d'un catalogue de parfumerie qui s'est fourvoyé chez moi je ne sais comment.

Combien de crèmes, de laits, d'élixirs, de cosmétiques, de philtres, etc., etc. !!

De mon temps, et je ne remonte pas au déluge, nous tenions comme vous à la fraîcheur de notre teint, je le confesse ; nous n'eussions pas arboré sans dépit les taches de rousseur ou le hâle...

quand celui-ci nous menaçait, nous descendions prosaïquement au potager paternel où foisonnaient le cerfeuil et le persil; suivant notre préférence, nous cueillions un bouquet de l'un ou de l'autre; nous l'immergions dans un pot-à-eau dont le contenu s'imprégnait de leurs sucs salutaires; nous renouvelions tous les jours l'infusion; et l'application de ce philtre avait bientôt raison du hâle le plus intense. Contre les taches de rousseur, l'eau de riz nous suffisait. C'était souverain, immanquable, et... pas coûteux.

Ce détail est infime; mais, en allant du très petit au très grand, croyez-vous, mademoiselle Jeanne, qu'il ne soit pas possible à une femme « pratique » d'employer assez de bonnes recettes, d'introduire chez elle assez de réformes intelligentes pour améliorer son budget et se soustraire à cette tyrannie du chiffre qui tient le cœur en esclavage?

Ah! non vraiment, il ne faut pas tant d'argent pour vivre que le prétendent les gens positifs. Il est des trésors à la portée de tout le monde, heureusement, non-seulement dans le monde moral, mais aussi dans le monde matériel, et la bonne nature en tient à la disposition d'un chacun... ainsi tandis que les riches, pour un simple rhume, ajoutent les sirops coûteux aux pâtes hors de prix, les pauvres, quand ils toussent, cueillent au bord du chemin une touffe de lierre terrestre ou quelques fleurs de pas d'âne, de mauves, de violettes, de chèvre-feuille, et les parfums de la terre imprégnant l'eau du ciel leur sont plus salutaires que les produits pharmaceutiques.

Pourquoi, dans bien des cas, ne ferions-nous pas comme les pauvres, mademoiselle Jeanne?... Je ne vous dirai pas, cependant, d'aller trop loin dans l'imitation et de prendre à la vieille Jacqueline sa recette pour la soupe sans beurre... et encore, pourquoi pas? cela pourra vous servir pour le jeûne du Vendredi Saint:

Lorsque la récolte des noix est faite, Jacqueline obtient la permission de glaner sous les

noyers. Elle remplit des fruits oubliés ses poches rapiécées et s'en fait une provision; c'est son beurre, son quartier de bœuf et son saindoux. Quand son feu de brindilles flambe dans la cheminée, quand l'eau du ruisseau voisin bout dans la marmite, elle y jette trois noix concassées, débarrassées soigneusement de toute matière étrangère à leur noyau et enveloppées d'un linge; l'ébullition de ces trois noix produit une écume qu'elle enlève, et quand le bouillon est clair, elle y met les légumes et les herbages habituels. Ce n'est pas plus difficile que cela. Si Jacqueline m'invitait à dîner, il y aurait six noix au lieu de trois; c'est simple comme vous le voyez.

Les jours de fête, la bonne femme se régale... elle prend du café! ce n'est point du moka; il n'est pas venu de loin à prix d'or et d'avidés spéculateurs n'ont pu le falsifier: le café de Jacqueline pousse tout seul, sans frais de culture dans le « communal » et s'appelle chicorée sauvage. La racine de cette plante doucement séchée au four, torréfiée, moulue, infusée vous ferait illusion... presque. L'économie n'est pas le seul avantage offert par ce pseudo-café: si la fève exotique agite les nerfs, la racine indigène rafraîchit le sang et le purifie. J'ai mis Florence à ce régime au printemps dernier; elle s'en est bien trouvée.

Mais à propos de cette chère amie, je ne vous ai pas dit encore le but de son voyage. Il est vrai qu'elle ne me l'a point confié; c'est un secret, paraît-il, et ce secret ne lui appartient pas. Mais... je le devine... il s'en dégage comme un parfum d'oranger qui, que... vous savez qu'elle est quelque peu marieuse, notre amie; et je la soupçonne... enfin, qui vivra verra. Peut-être vous fera-t-elle ses confidences au retour.

Vous lui confierez en échange que... je vous ai prodigieusement ennuyée ce matin, n'est-ce pas?

Pardonnez-moi, mademoiselle Jeanne. Je n'y reviendrai point.

M. R.

ABONNEMENTS D'ESSAI AU PETIT COURRIER DES DAMES

Comme tous les ans, nous offrons un abonnement d'essai, de trois mois, au *Petit Courrier des Dames* et *Journal des Demoiselles* réunis.

On en trouvera les conditions à LA QUATRIÈME PAGE DE LA COUVERTURE; elles sont absolument les mêmes que pour les années précédentes.

Les personnes qui prendront cet abonnement, recevront tout ce qui aura paru en Mars du *Roman d'un Ingénieur*, œuvre que nous croyons appelée à un très grand succès.

ÉNIGME

Mes mers n'ont jamais d'eau; mes champs sont infertiles;
 Je n'ai point de maisons, mais j'ai de grandes villes;
 Je rassemble en maint point mille ouvrages divers,
 Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

MOSAÏQUE

Curiosité historique.

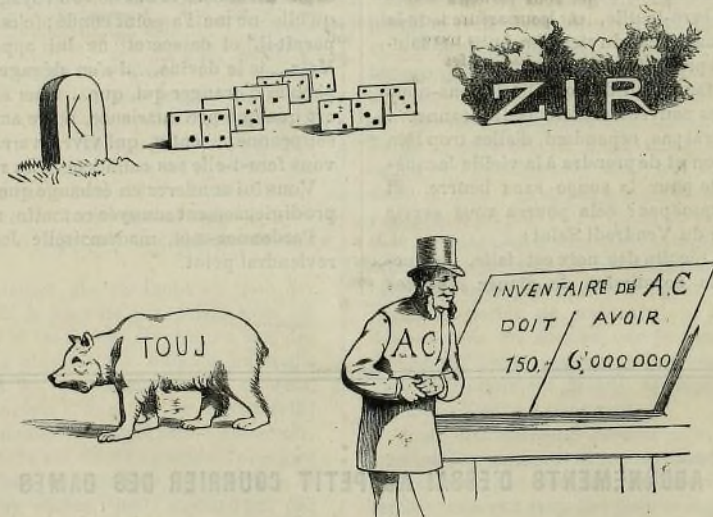
Lorsque, sous le règne Louis XIII, l'armée royale fit le siège de La Rochelle, un soldat ouvrit sur l'emplacement d'une chapelle ruinée, une antique sépulture dans laquelle il trouva un bouclier, des éperons et une longue et large épée, qui portait une inscription gravée sur la lame en caractères grecs : cette inscription disait

que cette arme avait appartenu à Alexandre de Macédoine, à César, et enfin à Constantin.

On supposa que l'impératrice Irène aurait donné cette épée à Charlemagne, qui l'aurait donnée à son tour à un de ses leudes, dont on venait d'ouvrir le tombeau.

Elle fut donnée au chevalier de Saint-Palais; peut-être existe-t-elle encore.

RÉBUS



Mot de la Charade de Février : Choucroute.

Explication du Rébus de Février : Qui compte sur le hasard n'est pas sûr de diner.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY